

ANDRÉ HELLÉ

LA BELLE HISTOIRE QUE VOILÀ...



LIBRAIRIE BERGER-LEVRULT

NANCY - PARIS - STRASBOURG



LA BELLE HISTOIRE QUE VOILA...



2

DU MÊME AUTEUR

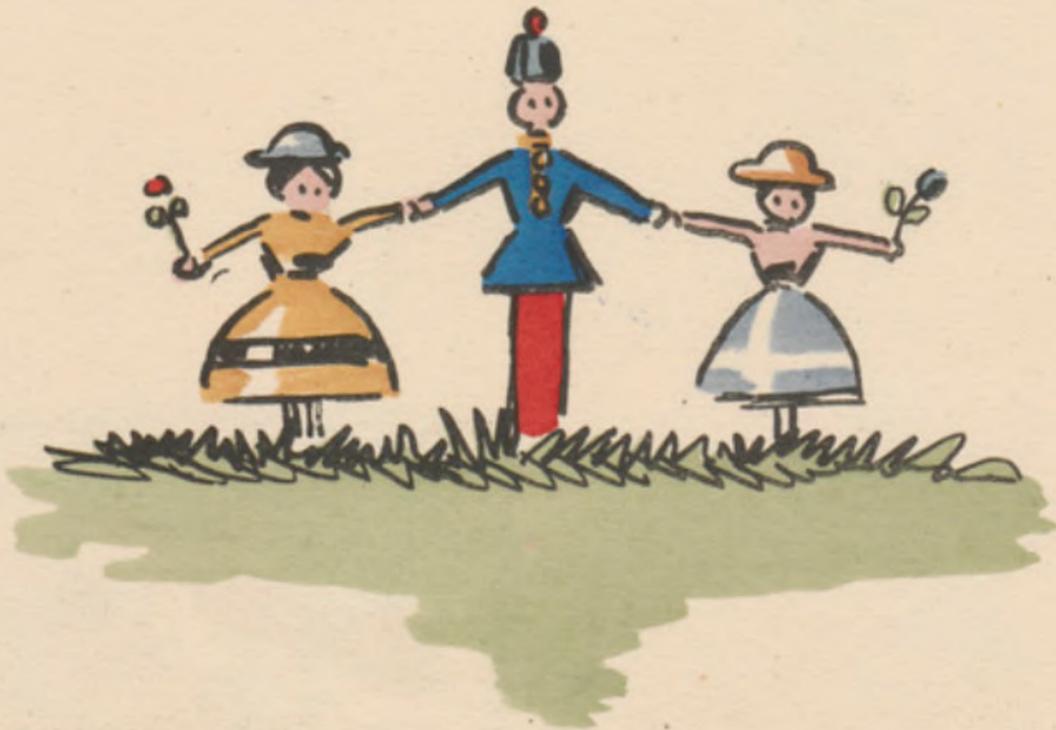
GROSSES BÊTES ET PETITES BÊTES.

LA BOITE A JOUJOUX, Ballet pour Enfants. Musique de CLAUDE DEBUSSY.

L'ALPHABET DE LA GRANDE GUERRE.

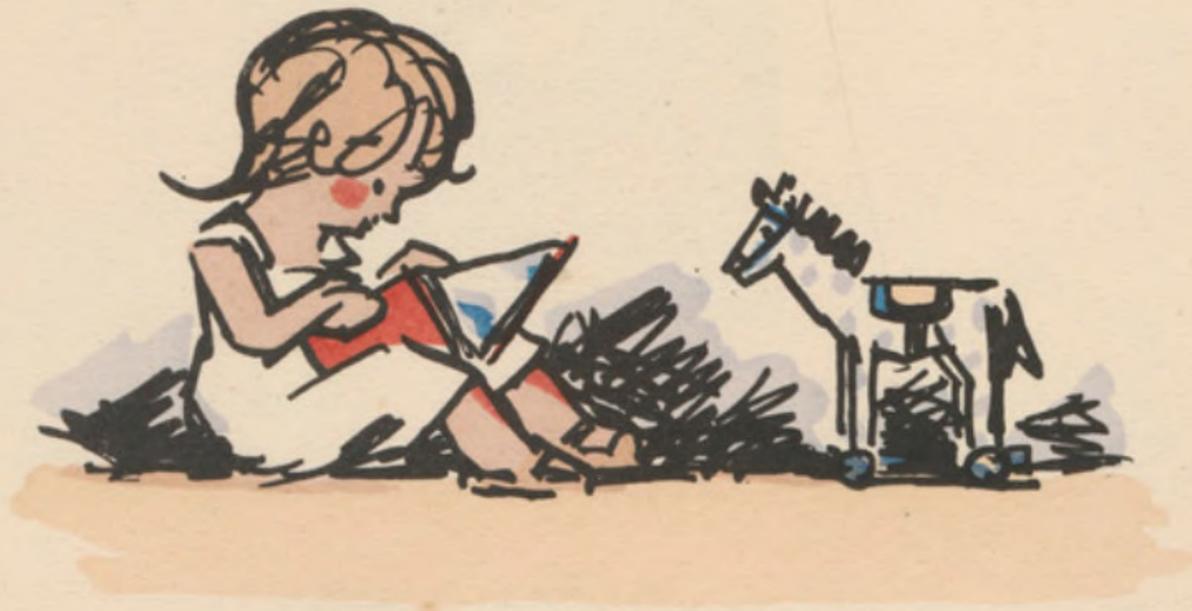
HISTOIRE DE QUILLEBOIS, SOLDAT.

LE LIVRE DES HEURES HÉROÏQUES ET DOULOUREUSES. Images de la guerre.

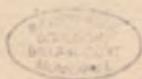


ANDRÉ HELLÉ

LA BELLE HISTOIRE
QUE VOILA...



BERGER-LEVRAULT ———
NANCY - PARIS - STRASBOURG



TABLE

PAGES

7 LES BELLES HISTOIRES QUE VOILA...



14 LES CORBEAUX DANS LA FORÊT.



26 LE PARADIS PERDU.



30 LA RECONNAISSANCE DES BÊTES.

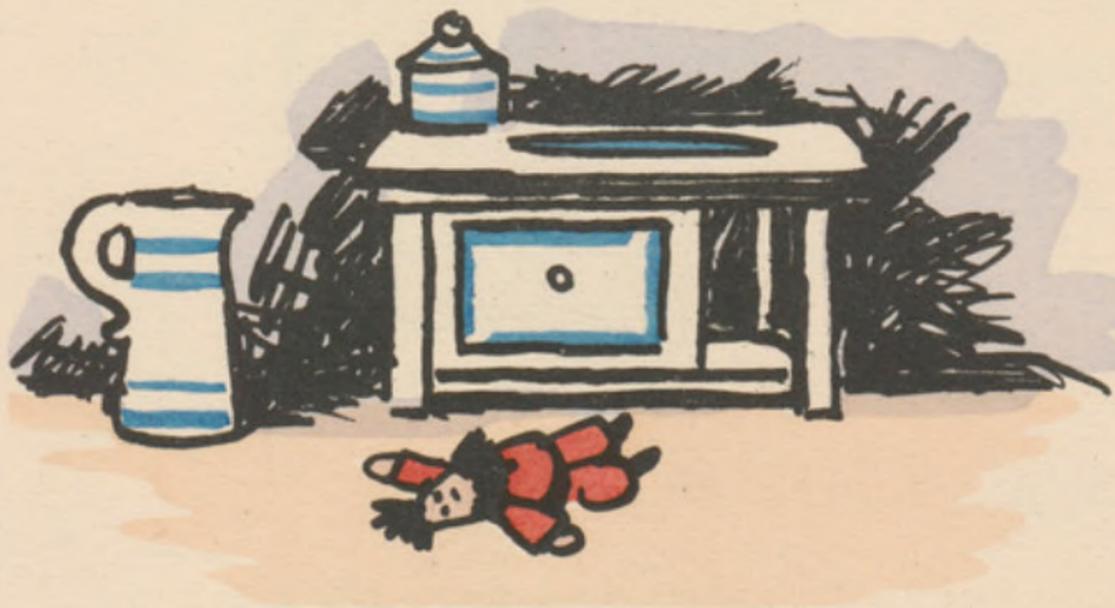


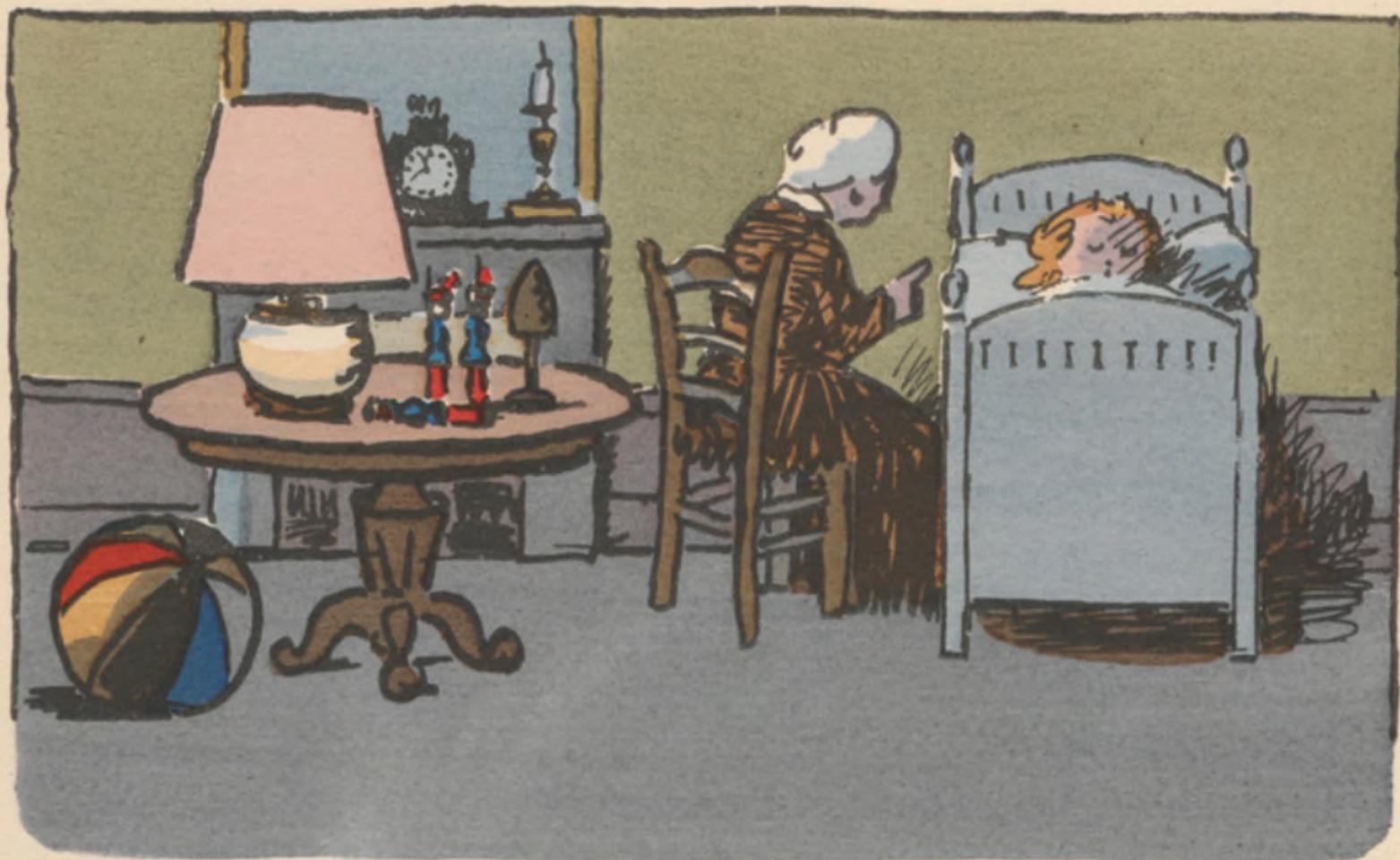
35 L'ESCARGOT BLEU.



50 LE PLUS BEAU BOUQUET DU MONDE.







LES BELLES HISTOIRES QUE VOILA...

L'enfant disait à l'aïeule : « Grand'mère, raconte-moi une belle histoire. »

Le chérubin était couché dans son petit lit tout blanc : assise à côté de lui, près de la cheminée, la bonne grand'mère se chauffait et tricotait.

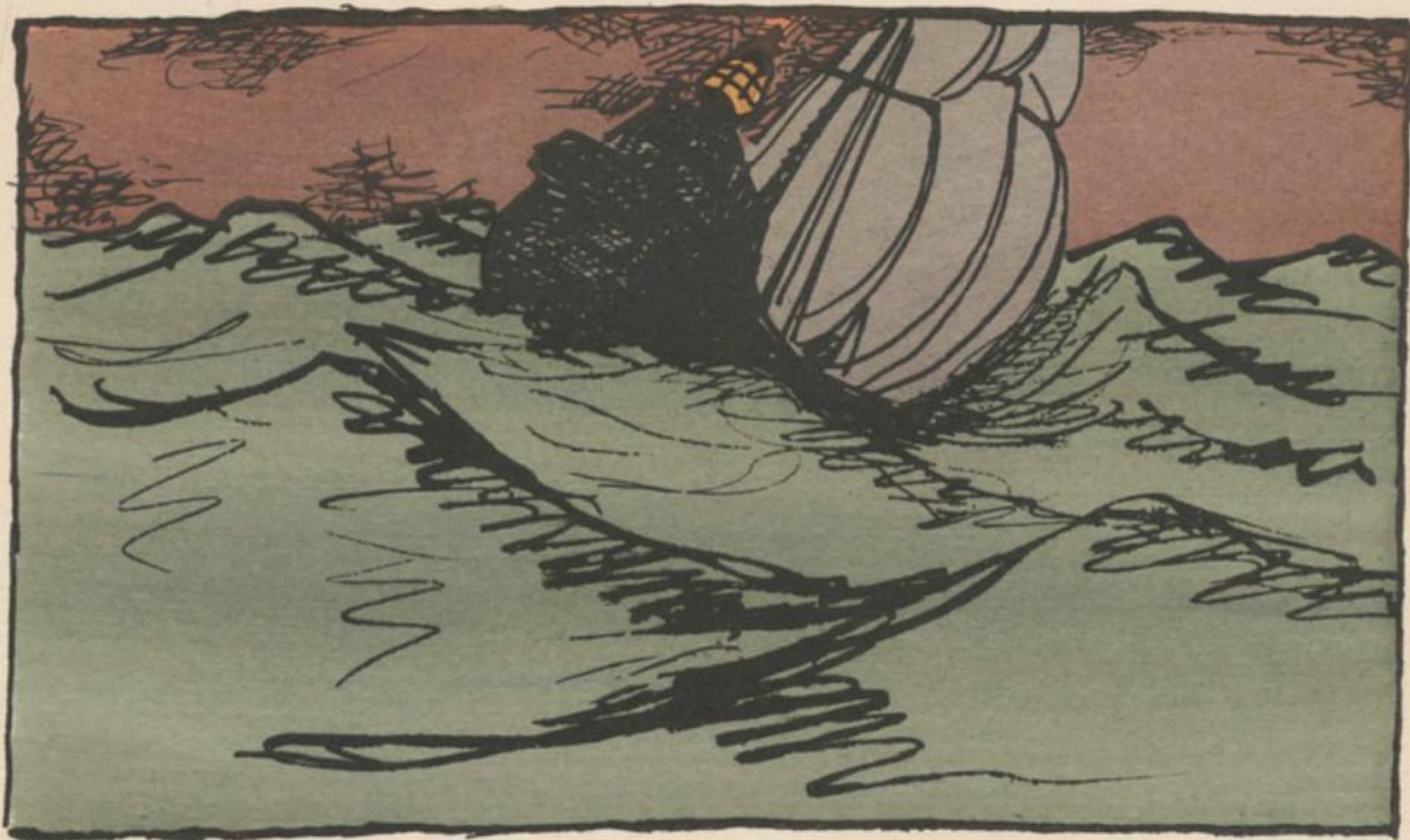
Au milieu de la chambre, sur la table d'acajou qui était d'une forme un peu ancienne, une lampe de porcelaine coiffée d'un abat-jour grenat n'éclairait que faiblement le mobilier antique et familial dont la pièce était garnie.

Mais la présence des enfants et le voisinage de leurs jouets gais et naïfs ramènent un sourire sur la figure ridée des vieillards et une clarté sur le bois noirci des vieux meubles. Des soldats de bois, des arbres, des pantins, un ballon jetaient çà et là leur tache rouge, verte, rose ou bleue ; et, plus loin,

se penchant au-dessus du petit lit blanc, la grand'mère souriait tendrement et racontait une histoire.

« Il était une fois un prince qui s'embarqua sur un vaisseau tout doré : il s'en allait voir le roi son voisin et lui demander sa fille en mariage. Mais à peine le vaisseau qui transportait le prince et toute sa suite eut-il quitté le port et gagné la haute mer qu'une furieuse tempête s'éleva subitement.

« Des vagues hautes comme des maisons battaient avec rage les flancs du navire comme si elles voulaient les briser. D'autres vagues, hautes comme des montagnes, grossissaient encore en s'approchant du bâtiment, s'élevaient et retombaient sur le pont qu'elles balayaient d'un bout à l'autre,



entraînant à la mer tout ce qu'elles rencontraient sur leur passage.

« Tous ceux qui avaient accompagné le prince craignaient d'aller plus loin et suppliaient le capitaine du navire de ramener son vaisseau au port, mais le prince

décida de continuer son voyage et il donna l'ordre de poursuivre la route commencée, sans écouter ceux qui avaient peur.

« La tempête se calma le jour suivant.

« Ceux qui étaient remontés sur le pont du vaisseau aperçurent alors à quelques encablures en avant un navire qui venait vers eux.

« Ce bâtiment était tout blanc, avec quelques ornements d'or autour de sa coque : ses voiles étaient tissées de fil d'argent et, au sommet de ses deux mâts, des gerbes de pierres précieuses jetaient leurs feux étincelants. Tout autour de lui, de gros poissons de toutes les couleurs sautaient au-dessus de l'eau et faisaient des cabrioles.

« Sur ce bateau blanc, le capitaine, les officiers et les marins étaient des noirs.



« A l'arrière, sous une tente de brocart, une belle jeune fille blanche était couchée sur un lit et paraissait dormir. Ses yeux étaient couleur du ciel quand il fait beau et ses cheveux étaient blonds. Et puis alors. . . . »

La grand'mère se penchait alors un peu plus sur le petit lit blanc : elle n'entendait plus que la respiration calme et régulière du petit garçon qui dormait et le tic-tac de la pendule. Alors elle prenait la lampe et s'en allait sur la pointe des pieds.

Une autre fois, pour endormir l'enfant, la grand'mère disait :

« Il y avait une fois un ogre très vorace, qui emportait chez lui, pour les manger, tous les petits enfants qu'il rencontrait sur son passage.

« Or, dans un village tout proche de la caverne de l'ogre, il y avait un pauvre cordonnier qui tapait, cousait, ressemelait sans cesse. Ce cordonnier avait une femme : il avait aussi une jolie petite fille blonde aux yeux bleus qu'on appelait Myosotis.

« Myosotis aidait sa mère dans les travaux de la maison : elle allait aussi chez les clients de son père porter les chaussures qu'ils avaient fait réparer. Ses parents l'aimaient beaucoup et, afin qu'elle ne soit pas mangée par l'ogre, ils ne la laissaient sortir que pendant l'après-midi, car les ogres, comme chacun le sait, font un copieux déjeuner à onze heures et dorment ensuite lourdement jusqu'à l'heure de leur dîner.

« Or, un jour, Myosotis avait été au village voisin porter une





paire de souliers au seigneur du pays : et voilà qu'aussitôt après son départ, le cordonnier entendit frapper de grands coups sur les volets de sa maison : il se dépêcha d'aller ouvrir, craignant pour sa chaumière, qui n'était pas très solide, la brutalité de ce fâcheux : et quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il vit devant lui l'ogre, très en colère parce qu'on l'avait fait attendre trop longtemps devant la porte.

« Le cordonnier, tremblant de peur, se demandait pourquoi cet ogre était dehors à pareille heure : il pensa que ce vilain monstre n'avait peut-être pas encore déjeuné et qu'il pourrait bien, en retournant chez lui, rencontrer la petite Myosotis et la dévorer toute vivante.

« Mais, heureusement, l'ogre s'assit, se déchaussa un pied, puis l'autre et tendit au cordonnier ses bottes de sept lieues en lui ordonnant de les ressemeler avec le cuir d'un cheval rapide comme le vent. Le savetier demanda humblement à l'ogre la

permission d'aller quérir ce cuir chez le tanneur le plus proche, et, aussitôt qu'il fut sorti, il courut dire à sa femme de chercher partout la petite Myosotis, de la ramener avec elle et de la cacher dans la cave de leur voisin.

« La bonne femme partit, et le cordonnier revint auprès de l'ogre, tenant à la main un morceau de cuir de vache qu'il avait pris dans sa chambre. Et puis alors. . . . »

La grand'mère regardait alors l'enfant. Il était endormi.

La grand'mère savait encore l'histoire du plongeur qui avait été chercher au fond de la mer la plus grosse perle du monde



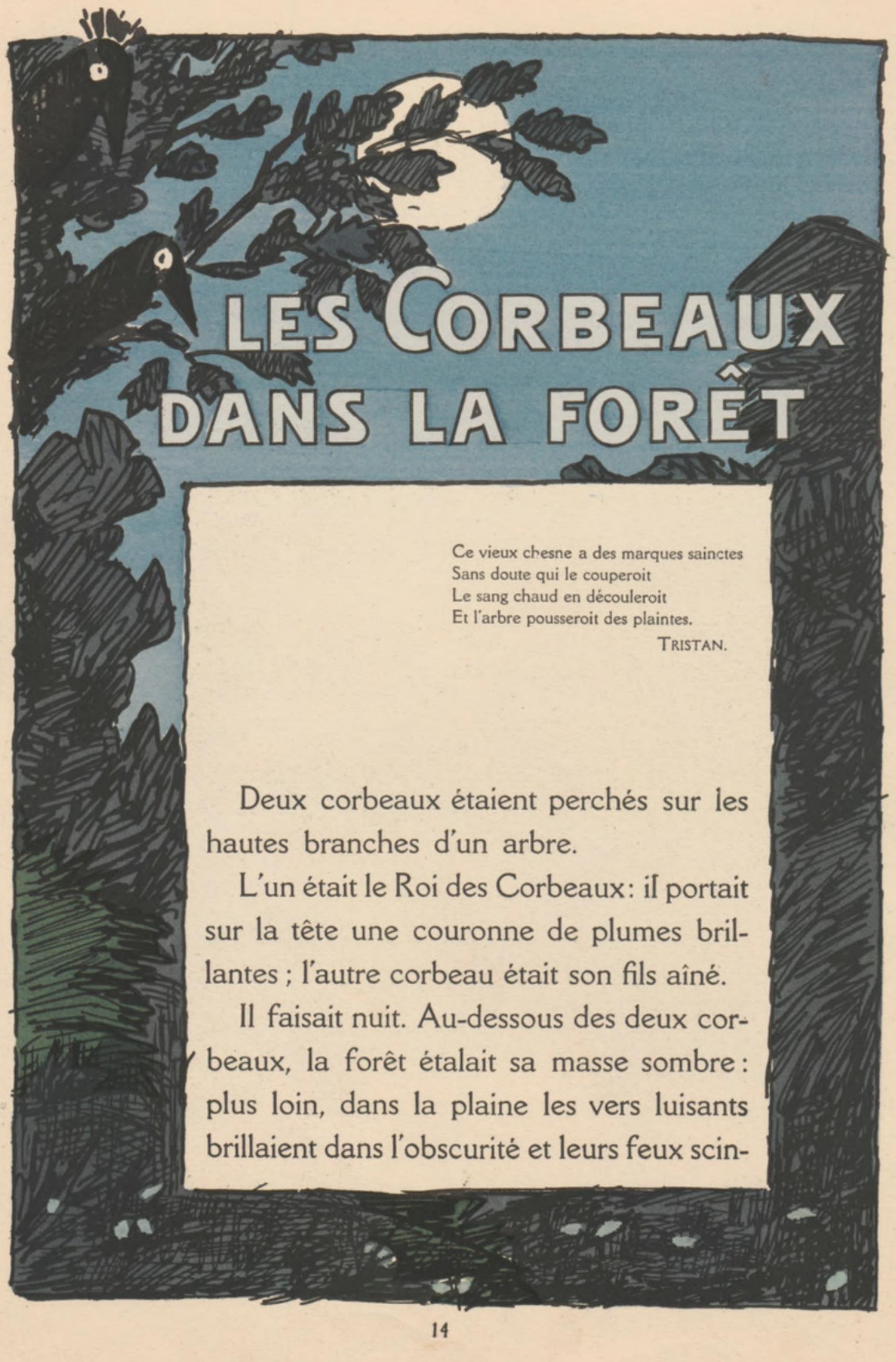
pour la donner à la plus laide des reines et que les fées changèrent en pourceau ; elle savait aussi l'histoire de la frégate enchantée qu'un grand coup de vent emporta un jour de la terre à la lune et dont on n'entendit plus jamais parler : et elle savait encore beaucoup d'autres récits fantastiques.

Mais ces histoires étaient si longues que l'enfant s'endormait toujours avant d'en connaître la fin et il atteignit ainsi l'âge

auquel les petits garçons doivent s'endormir tout seuls, sans grand'mère, sans lumière et sans histoires.

Depuis ce temps-là cet enfant est devenu un homme. Il a lu les plus beaux romans et les plus beaux contes. Mais, de toutes les histoires, les plus belles restent encore celles qui lui furent contées jadis par sa grand'mère, ces histoires merveilleuses qui se terminaient toujours dans le joli pays des songes, qui est aussi celui des princes charmants, des reines belles comme le jour, des navires enchantés, des sorcières et des fées.





LES CORBEAUX DANS LA FORÊT

Ce vieux chesne a des marques saintes
Sans doute qui le couperoit
Le sang chaud en découleroit
Et l'arbre pousserit des plaintes.

TRISTAN.

Deux corbeaux étaient perchés sur les hautes branches d'un arbre.

L'un était le Roi des Corbeaux: il portait sur la tête une couronne de plumes brillantes; l'autre corbeau était son fils aîné.

Il faisait nuit. Au-dessous des deux corbeaux, la forêt étalait sa masse sombre: plus loin, dans la plaine les vers luisants brillaient dans l'obscurité et leurs feux scin-

tillaient dans l'ombre comme les lumières des villes et des villages que le voyageur attardé dans la montagne voit s'allumer, le soir, au fond de la vallée.

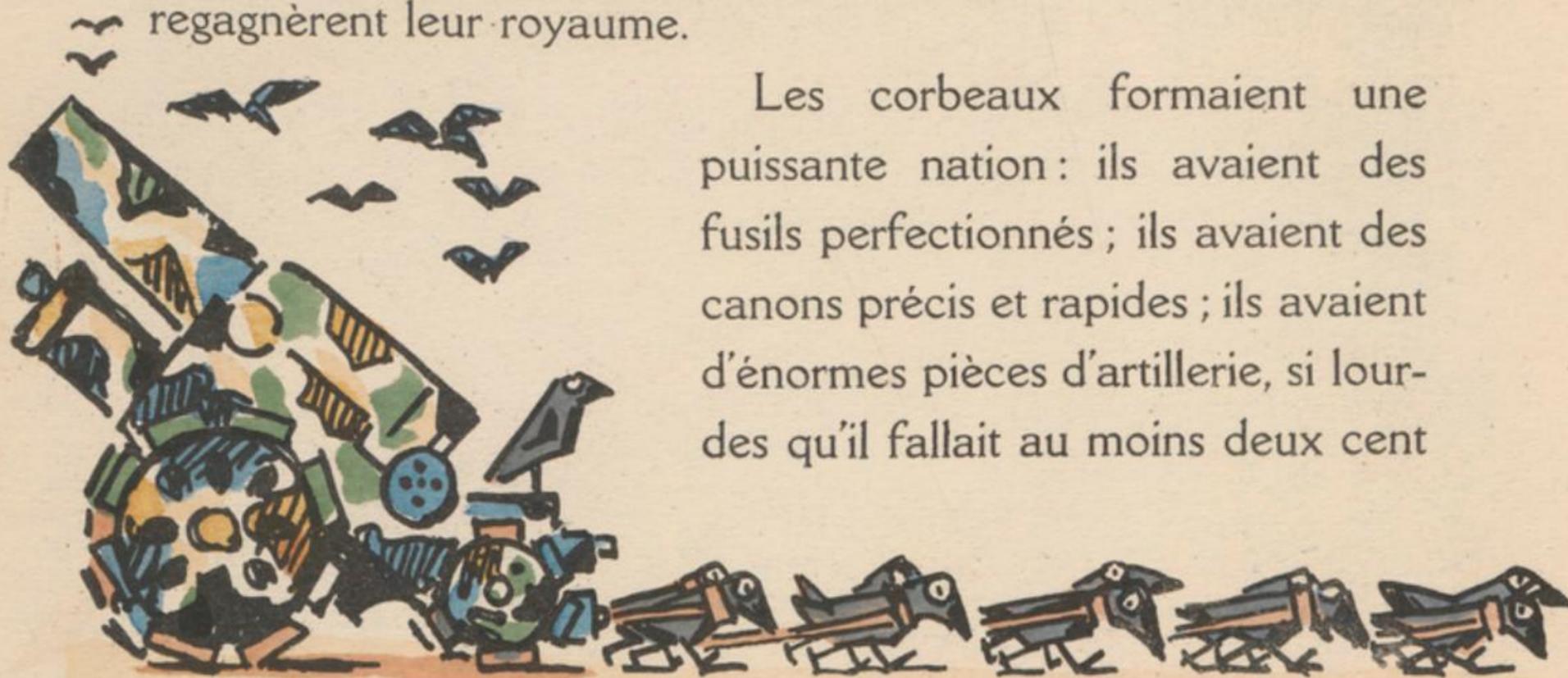
Le Roi des Corbeaux disait à son fils :

« Croa, croa, mon fils, la grande forêt deviendra le domaine des corbeaux : croa, croa, nous avons déjà des champs immenses, nous aurons encore la forêt ; nous aurons les plaines dans lesquelles tu vois briller les vers luisants ; nous aurons ensuite celles qui s'étendent au delà ; nous franchirons les monts ; nous traverserons les mers, et nous irons plus loin, encore plus loin, si loin que nous ne verrons plus jamais le soleil se coucher sur l'étendue de notre empire.

« Croa, croa, mon fils : les corbeaux seront un jour les maîtres du monde. »

Lès deux corbeaux s'envolèrent alors lourdement : ils planèrent bien haut dans le ciel pendant quelque temps, puis ils regagnèrent leur royaume.

Les corbeaux formaient une puissante nation : ils avaient des fusils perfectionnés ; ils avaient des canons précis et rapides ; ils avaient d'énormes pièces d'artillerie, si lourdes qu'il fallait au moins deux cent



cinquante gros corbeaux pour traîner chacune d'elles, et ces pièces lançaient d'énormes projectiles qui balayaient tout ce qu'ils rencontraient sur leur passage.

Et la nation des corbeaux avait comme soldats tous les corbeaux du monde qui s'en vinrent à tire-d'aile rejoindre leurs armées, ayant appris que, dans la grande forêt conquise, les corbeaux mangeraient les écureuils fraîchement tués, les biches



saignantes, les petits oiseaux, les lapins, les faisans : qu'ils mangeraient du matin au soir et du soir au matin.

L'armée des corbeaux se mit en route en chantant.

Elle chantait :

« Croa ! croa ! la grande forêt ne se doute pas de ce qui va

lui arriver. Croa ! croa ! à l'ombre de ses arbres des jeunes gens et des jeunes filles se promènent ; des enfants jouent, et rient, et babillent ; des hommes et des femmes viennent se reposer et s'asseoir sur ses épais bancs de mousse.

« Croa ! croa ! écoutez les oiseaux qui chantent.

« Croa ! croa ! écoutez le glouglou joyeux des torrents.

« Croa ! croa ! les oiseaux se tairont.

« Croa ! croa ! les rivières aussi : elles charrieront des branches mortes, des cadavres d'hommes et d'animaux qui souilleront leurs eaux, qui étoufferont leur frais murmure.

« Croa ! croa ! et sur les arbres qui resteront debout, les corbeaux feront leurs nids.

« Croa ! croa ! les corbeaux seront les maîtres du monde. »

Quand les grands arbres de la forêt virent approcher l'armée des corbeaux, un long frémissement agita leur feuillage.



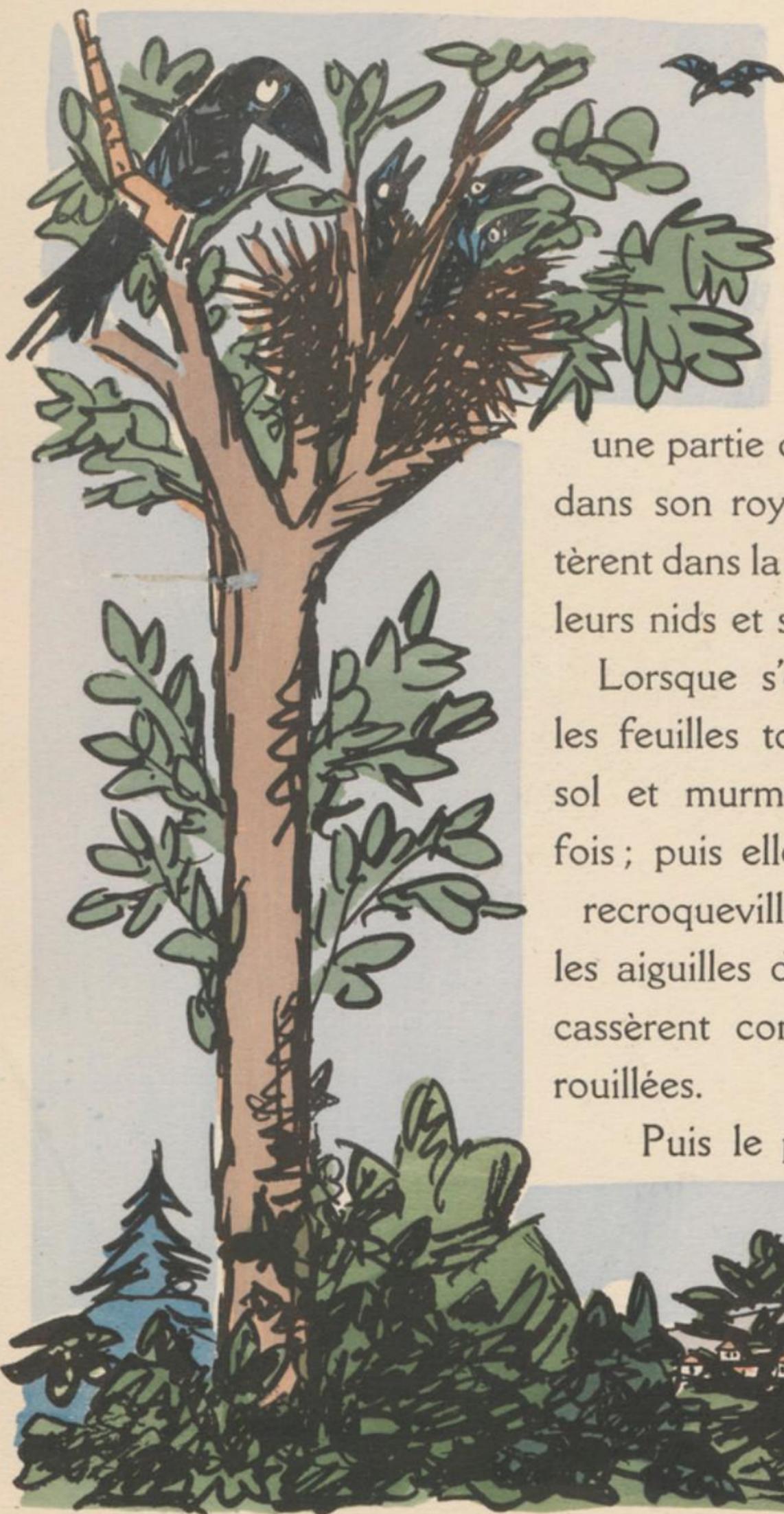


Les aiguilles vertes des sapins se hérissèrent d'horreur ; les petites graines des érables s'envolèrent en s'appuyant sur leur aile unique et supplèrent le vent de les emporter bien loin ; les chênes dressèrent leurs têtes altières et s'arc-boutèrent solidement sur leurs racines pour attendre l'ennemi.

Mais les arbres, même les plus gros, ne purent résister au canon : la mitraille balaya les aiguilles des sapins ; les obus meurtrirent les hêtres dont les troncs gris se tordirent de douleur ; les grands chênes, fauchés par la grosse artillerie, tombèrent avec fracas en écrasant tout ce qui se trouvait auprès d'eux



Alors l'armée des corbeaux s'abattit sur la forêt : la horde



affamée dévora les chairs meurtries des hommes et des bêtes qui n'avaient pu échapper à la tourmente ; quand la ripaille fut terminée,

une partie des corbeaux retourna dans son royaume ; les autres restèrent dans la forêt, y construisirent leurs nids et s'y installèrent.

Lorsque s'éleva le vent d'hiver les feuilles tourbillonnèrent sur le sol et murmurèrent une dernière fois ; puis elles se desséchèrent, se recroquevillèrent et disparurent ; les aiguilles des sapins jaunirent et cassèrent comme des baïonnettes rouillées.

Puis le printemps revint :

d'autres arbres poussèrent, d'autres corbeaux naquirent. Et la grande forêt connut la loi des corbeaux.



Quelques années plus tard, le Roi des Corbeaux mourut et son fils lui succéda. Alors le nouveau souverain pensa que le moment était venu de réaliser les projets du défunt roi et de conquérir les grandes plaines qui s'étendaient de l'autre côté de la forêt, les monts, la mer et le monde entier. Il se mit à la

tête de ses troupes et l'armée des corbeaux le suivit en chantant.

Elle chantait :

« Croa ! croa ! la grande plaine ne se doute pas de ce qui va lui arriver.

« Croa ! croa ! nous allons prendre les plaines qui sont de l'autre côté de la forêt : nous mangerons les récoltes des hommes ; nous mangerons leur bétail ; nous les mangerons eux-mêmes, et nous détruirons tout, tout, tout.

« Croa ! croa ! les corbeaux seront les maîtres du monde.

« Croa ! croa ! du monde nouveau qu'ils reconstruiront tout entier à leur façon. »

Et l'armée des corbeaux entra dans la forêt sombre.

Un grand silence se fit : les feuilles se firent toutes petites, se serrèrent contre les branches et ne bougèrent plus.

Alors, du haut d'un chêne, un gland tomba et fracassa la tête d'un corbeau qui s'en alla mourir dans un fossé.

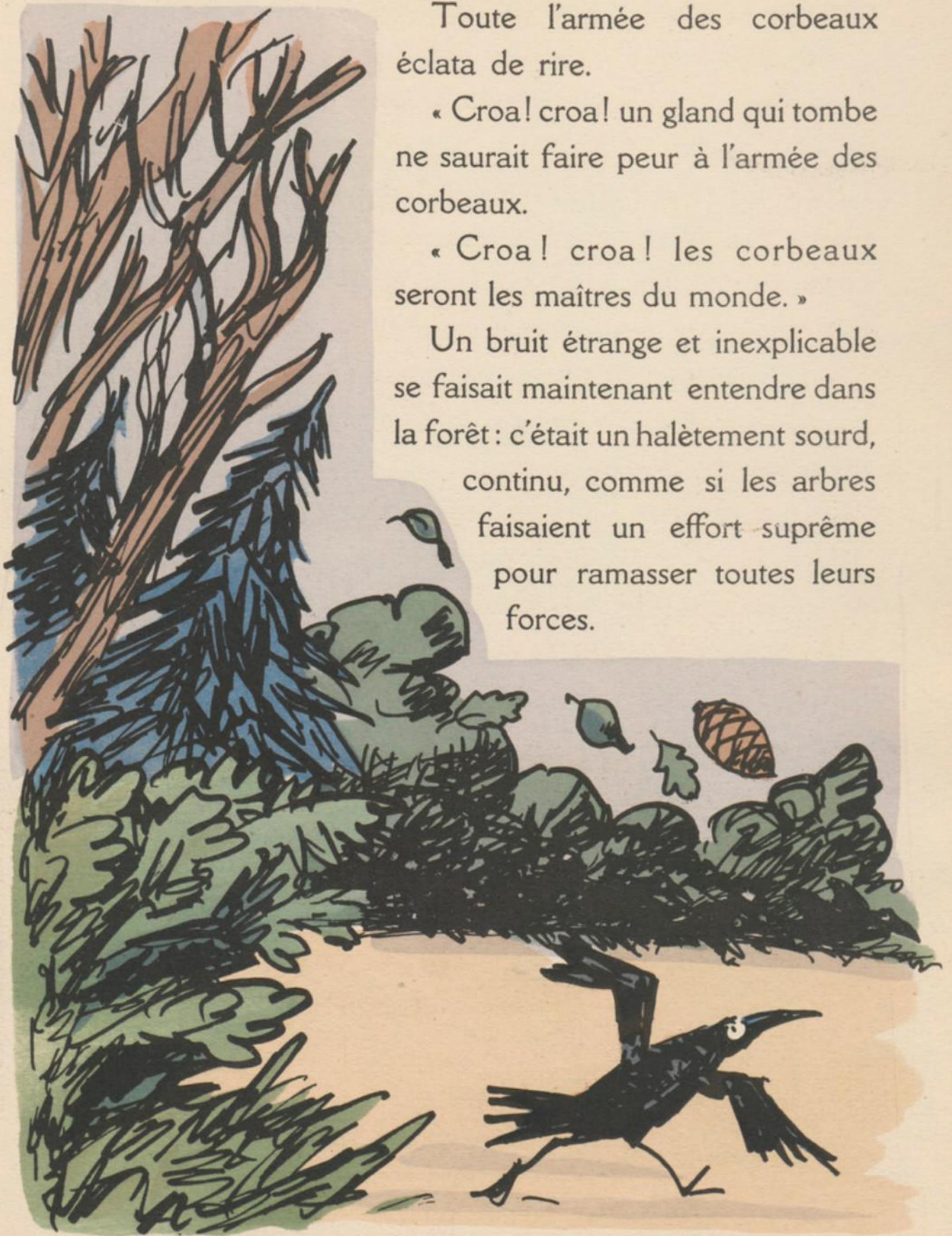


Toute l'armée des corbeaux éclata de rire.

« Croa! croa! un gland qui tombe ne saurait faire peur à l'armée des corbeaux.

« Croa! croa! les corbeaux seront les maîtres du monde. »

Un bruit étrange et inexplicable se faisait maintenant entendre dans la forêt : c'était un halètement sourd, continu, comme si les arbres faisaient un effort suprême pour ramasser toutes leurs forces.



Et, brusquement, l'ouragan se déchaîna.

Dressés sur leurs racines, les grands chênes secouaient furieusement la tête: leurs branchages s'agitaient comme des crinières, et leurs glands, projetés avec force vers le sol, tuaient les corbeaux qu'ils touchaient; comme s'ils avaient été ébranlés par une furieuse tempête, les sapins se penchaient, se redressaient, se penchaient encore, et alors, en avant, en arrière, leurs aiguilles tombaient en nuées sur les corbeaux et les transperçaient, tandis que les grosses pommes des pins, éclatant avec fracas en touchant la terre, abattaient par files entières les sinistres oiseaux.

Ceux qui n'étaient pas frappés tentaient de s'enfuir, mais les hêtres les happaient au passage, les enserraient entre leurs



branches noueuses et les étouffaient. Derrière les premiers corbeaux, d'autres corbeaux arrivaient, qui étaient frappés à



leur tour : ils tombaient par centaines, ils tombaient par milliers, et bientôt il ne resta plus un seul corbeau vivant.

Aujourd'hui, dans la grande forêt calme et paisible, des

enfants jouent, et rient, et babillent ; des jeunes filles se promènent et cueillent des fleurs ; elles trouvent parfois, en se baissant, un morceau de fer rouillé qu'elles rejettent avec indifférence : c'est le reste d'un fusil ou d'un canon de l'armée des corbeaux, de cette gigantesque, de cette formidable armée, oubliée maintenant, dont l'ombre passa jadis sur le monde comme un oppressant cauchemar.





Après avoir créé la terre, le soleil, la lune et les étoiles, Dieu créa les animaux et les plantes.



Alors, en ce paradis terrestre, toutes les grosses bêtes antédiluviennes furent folles de joie et, se grisant d'air et de lumière, elles ne pensèrent qu'à courir et à gambader.

Mais, au cours de ces jeux, le Mammouth écrasait sous ses larges pattes les fougères naissantes ; le Stegosaurus angulatus, en se frottant le long des montagnes, y creusait des gorges, des ravins, des précipices, et ces éboulements inquiétants et



perpétuels détruisaient l'œuvre du Créateur.

Le Mégathérium essayait de grimper sur les

arbres : mais les arbres étaient encore trop faibles pour supporter le poids d'un Mégathérium aussi lourd et ils se brisaient.

Le Brontosaurus excelsus, après avoir pris sa queue entre ses dents, roulait comme un cerceau tout autour du globe, écrasant de sa masse la foule des autres bêtes, et ce jeu l'amusait tellement que les sages remontrances de ses compagnons ne pouvaient le décider à s'arrêter.



Et puis il y avait l'Iguanodon, énorme écureuil, dont les sauts multiples ébranlaient le sol d'un hémisphère à l'autre ; le Dinornis gigantes, cet ancêtre de l'autruche, à la tête haut perchée, qui, prenant la lune ou le soleil dans son bec, les arrêtait dans leur course, de telle façon qu'une seule moitié du



globe était éclairée, tandis que l'autre restait plongée dans l'obscurité la plus profonde ; et puis il y avait enfin le gigan-

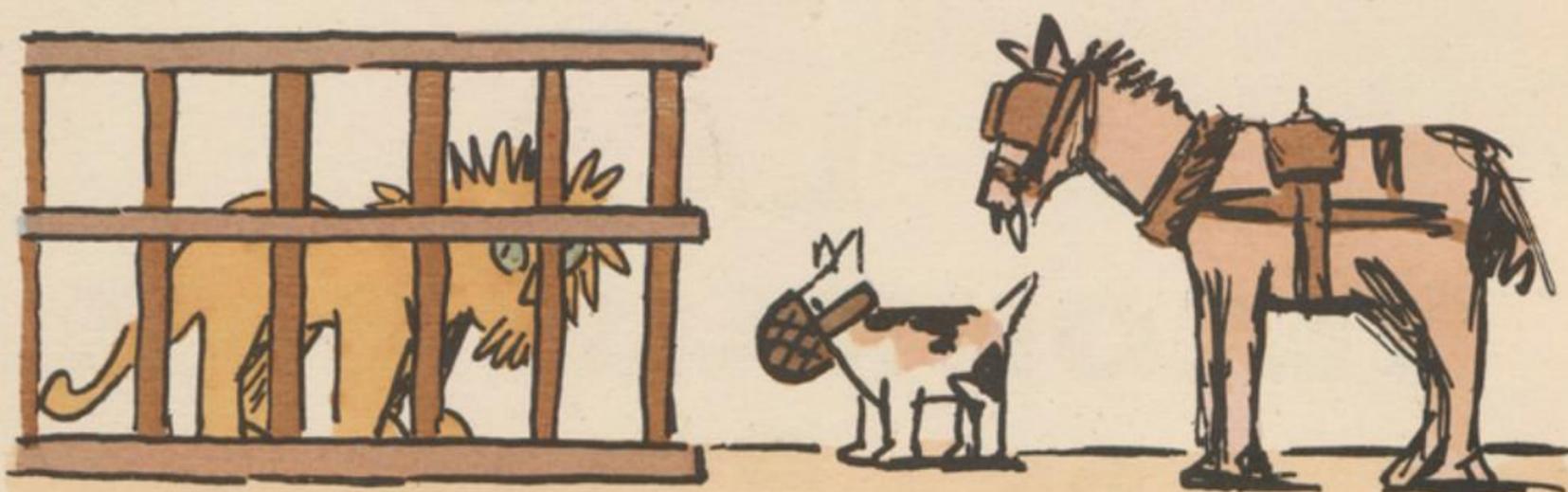


tesque Glyptodon, dont les mouvements trop brusques faisaient perdre l'équilibre à la terre, qui s'écartait de sa route et roulait à tort et à travers dans le firmament, au risque d'entrer en collision avec les autres astres.

Dieu supplia les animaux d'être plus sages; mais, ivres de soleil, de bruit et de gaieté, ils ne l'écoutèrent point.

Alors Dieu créa l'Homme.

Et l'Homme, à son tour, créa les muselières, les entraves, les

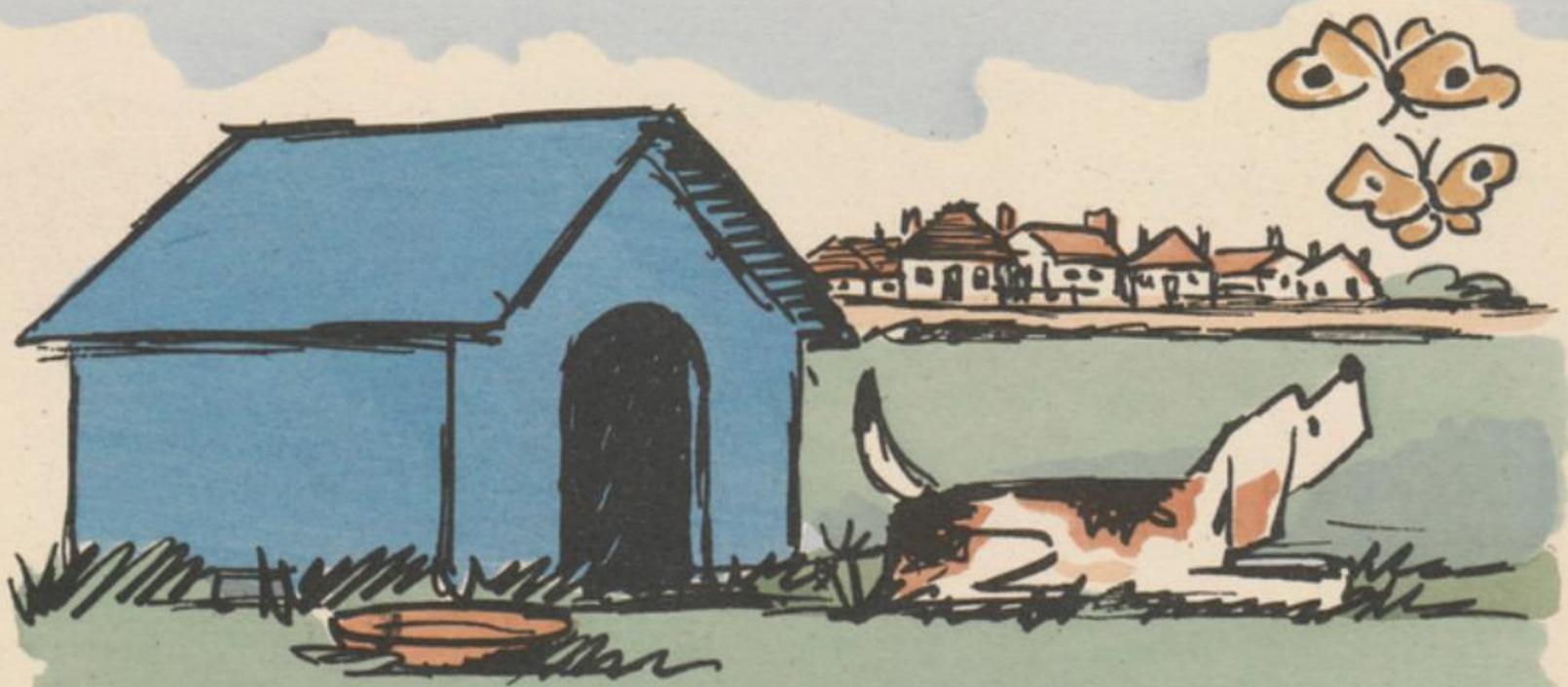


harnais, les œillères, les pièges, les fusils, les fouets, les cages, les jougs, les mors, les éperons, les cravaches.

Et les animaux ne s'amuserent plus.

Au contraire.





LA RECONNAISSANCE DES BÊTES

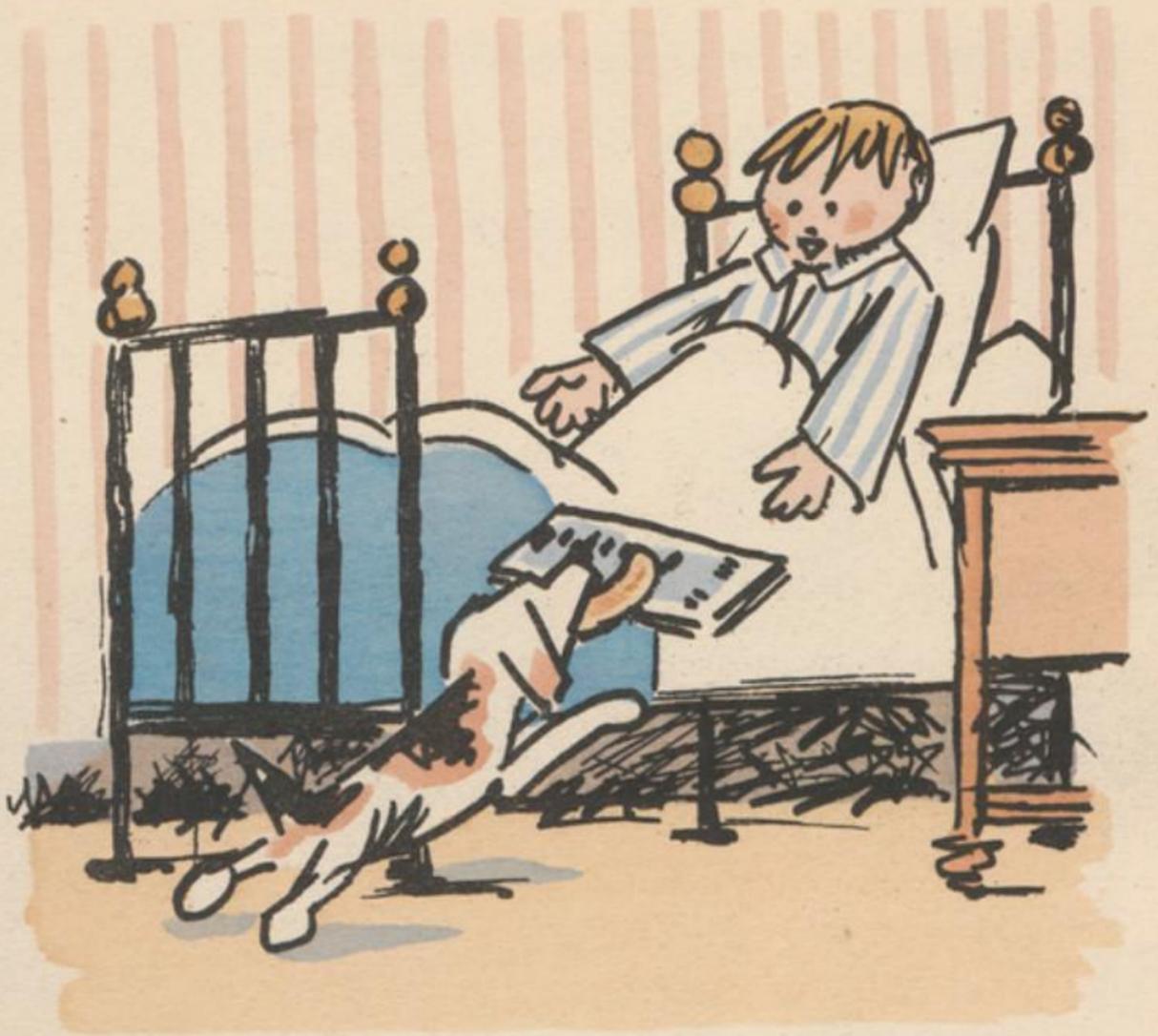
Il était une fois un bon maître qui avait un bon chien.

Vivant depuis longtemps ensemble, le bon maître et le bon chien étaient les meilleurs amis du monde.

Dès que son maître se réveillait, le bon chien accourait auprès de son lit et lui faisait mille caresses accompagnées de joyeux jappements.

Puis il partait au galop et revenait bien vite à la maison, apportant dans sa gueule le petit pain ou le croissant bien chaud et bien tendre que son bon maître avait l'habitude de manger le matin, avec sa tasse de café au lait ; il apportait aussi le journal du matin, dont la lecture se faisait aussitôt après le premier déjeuner.

Dans la ma-
tinée, une fois
levé, rasé, ha-
billé, le bon
maître s'en
allait avec le
bon chien faire
le marché. On
regardait les
légumes savou-
reux, les pois-
sons frais, les
succulents mor-



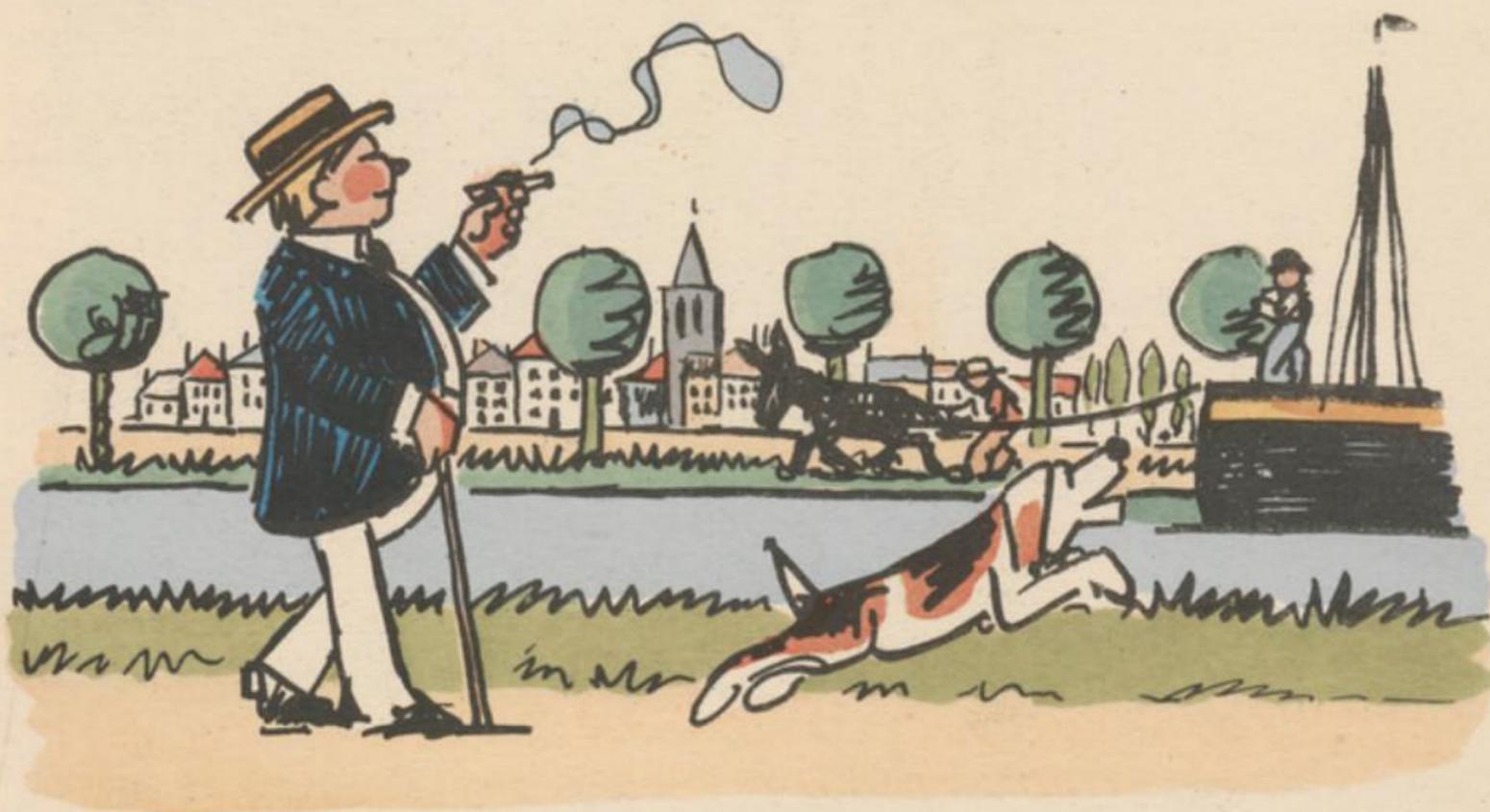
ceaux de viande, et les fruits, et les gâteaux. Puis on revenait,
après avoir fait les emplettes nécessaires à la nourriture, chacun
portant son panier bien garni de choses exquises et délicates.



Après avoir déjeuné, on allait faire une excellente prome-

nade : on s'en revenait ensuite dîner, et chacune de ces bonnes journées était suivie d'une autre journée non moins agréable.

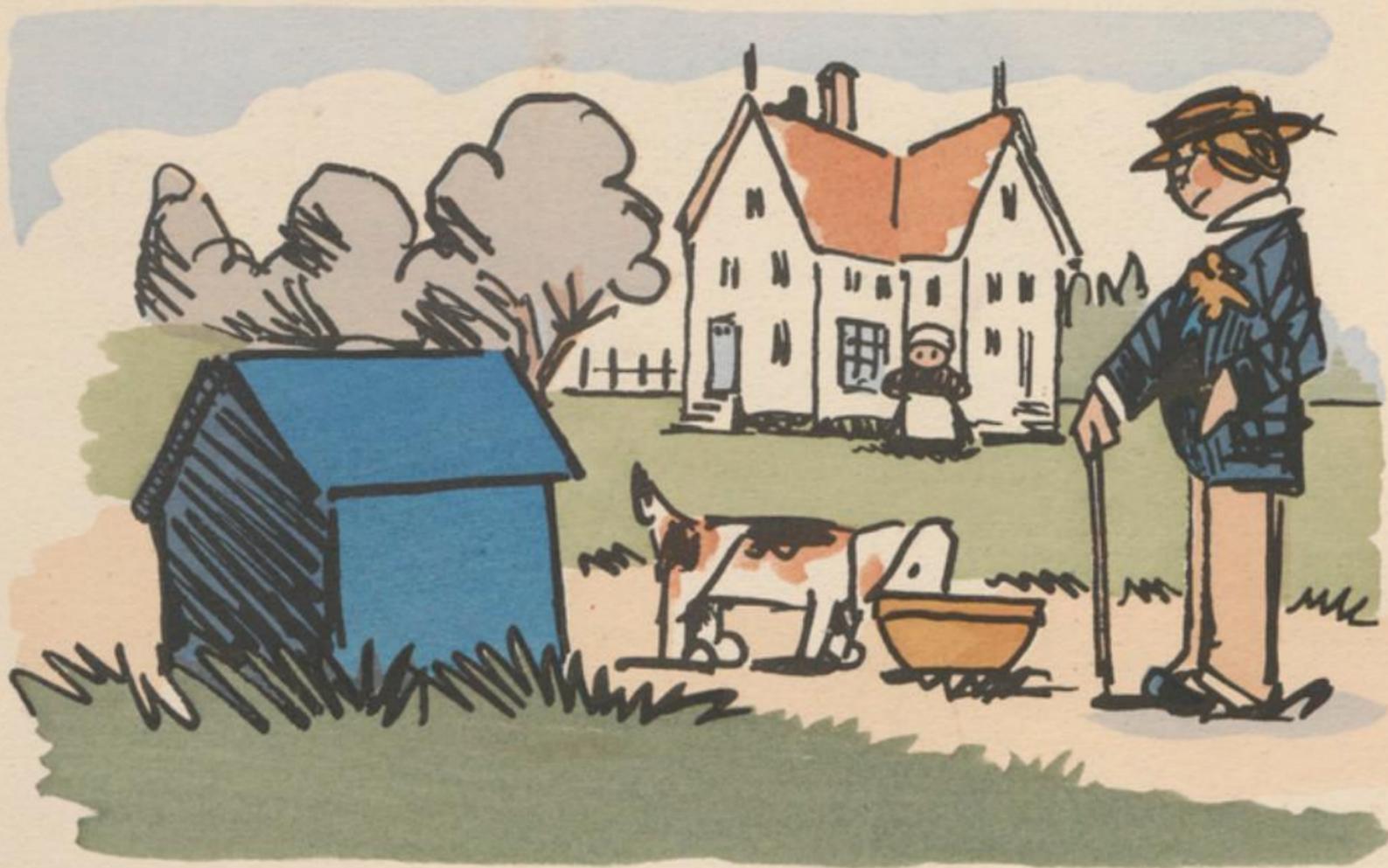
Il y avait bien, de temps en temps, quelque petite discus-



sion, soit à propos d'une volaille que le bon chien, en jouant et sans intention de mal faire, avait un tant soit peu détériorée; soit à propos d'un gigot dérobé à la cuisine ou chez le boucher et dévoré à moitié ou en entier. Mais, conscient de la faute qu'il avait commise, le bon chien apportait lui-même le fouet qui servait à le corriger et recevait sans récriminer la correction qu'il méritait.



Bref, le bon maître et le bon chien vivaient tous les deux bien heureux : le bon maître avait une maison confortable, un coffre-fort bien garni, une cuisinière experte. Le bon chien avait une niche douillette, de la bonne soupe. Et le bon maître et le bon chien, chacun à leur façon et parlant leur langage respectif, se disaient mille choses aimables. Et tout allait pour le mieux.



Mais voici qu'un jour, hélas ! toute cette si douce vie de bon maître et de bon chien fut brisée. Le bon maître, ayant pris froid au cours d'une promenade, fut obligé de s'aliter en rentrant et, malgré les soins du médecin, malgré les potions et les pilules du pharmacien, il ne put résister à la maladie qui l'emporta en quelques jours.

Assis devant la porte de la chambre où reposait le corps de



son maître, le bon chien était bien triste. Il pleurait et se lamentait : « Comment, se disait-il, ferais-je bien pour rendre à mon bon maître toute la bienveillance qu'il m'a témoignée au cours de sa vie ? Et comment pourrais-je le mieux lui exprimer ma re-

connaissance, sinon en faisant pour lui ce que, dans le même cas, il aurait fait pour moi ? »

Alors le bon chien fit empailler son bon maître.

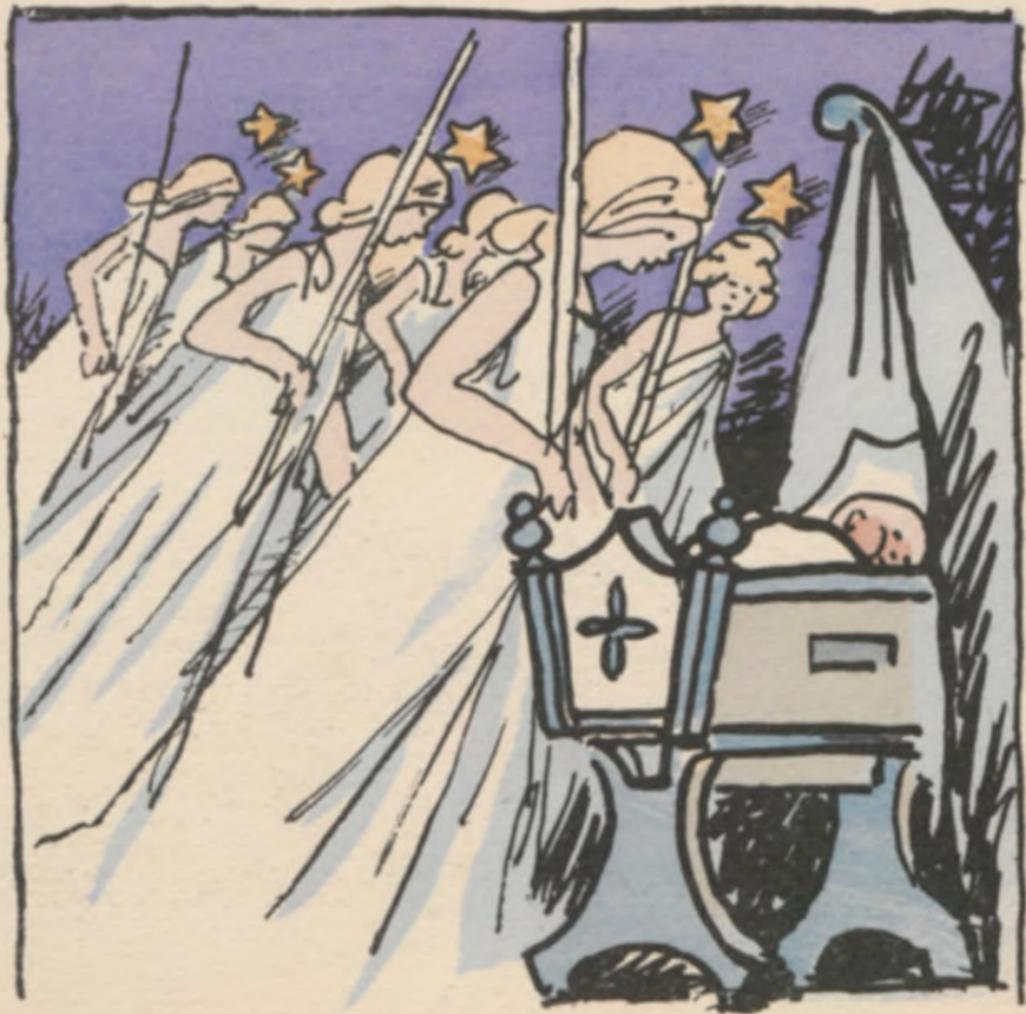


L'ESCARGOT BLEU



Autour du berceau d'un petit garçon qui venait de naître, des fées étaient réunies.

Car il y a toujours des fées : elles sont invisibles, il est vrai, et personne ne pourrait dire si elles sont vieilles ou jeunes, laides ou jolies, brunes ou blondes. On suppose seulement que les bonnes fées sont agréables à voir. Mais, dès qu'un petit enfant vient au monde, les fées accourent auprès de lui : elles passent



comme des ombres et disparaissent, laissant à leur filleul les présents qu'elles lui font et qui le rendront heureux ou malheureux pendant sa vie entière, selon l'usage qu'il en fera.

L'une de ces fées donna à son filleul une paire de grosses lunettes magiques ; la seconde lui offrit un cahier de papier blanc et un stylographe d'or ; la troisième lui fit cadeau d'un escargot bleu tout sellé et harnaché ; les autres fées laissèrent



au nouveau-né toutes sortes de qualités ou d'agréables défauts.

L'enfant grandit et l'escargot aussi : comme le petit garçon chevauchait le plus souvent la monture que lui avait donnée sa marraine, on le réprimandait parce qu'il n'allait pas assez vite. Et c'était, en ce temps-là, une chose très grave que de ne pas aller vite, car tout le monde courait sans cesse. On courait à ses affaires, on courait à ses plaisirs ; on faisait, en quelques jours, le tour de la Terre : les chemins de fer roulaient et les steamers voguaient à toute vitesse ; des automobiles passaient, lancées à



une allure vertigineuse, et des avions montaient d'un bond jusqu'au ciel et franchissaient sans difficulté les mers et les montagnes.

Un beau jour, le petit garçon prit son papier, son stylographe et ses lunettes ; puis il enfourcha son escargot et se mit en route.

Comme l'escargot n'allait pas très vite, l'enfant regardait



attentivement, à travers ses lunettes magiques, ce qu'il voyait autour de lui. Tout le long de la route, au bord du fossé, les fleurs des champs faisaient la haie sur son passage : des papil-

lons de toutes les couleurs voletaient autour d'elles ; par instant, des voitures automobiles passaient rapidement, enveloppant d'un nuage de poussière cet étrange cavalier qui poursuivait son chemin sans se troubler et ne cessait de regarder avec avidité tout ce qui l'entourait.

Maintenant, l'escargot était entré dans un bois ; il rampait sous une voûte verdoyante ; des gouttes de rosée scintillaient entre les branches, sur les fils que les araignées avaient tendus



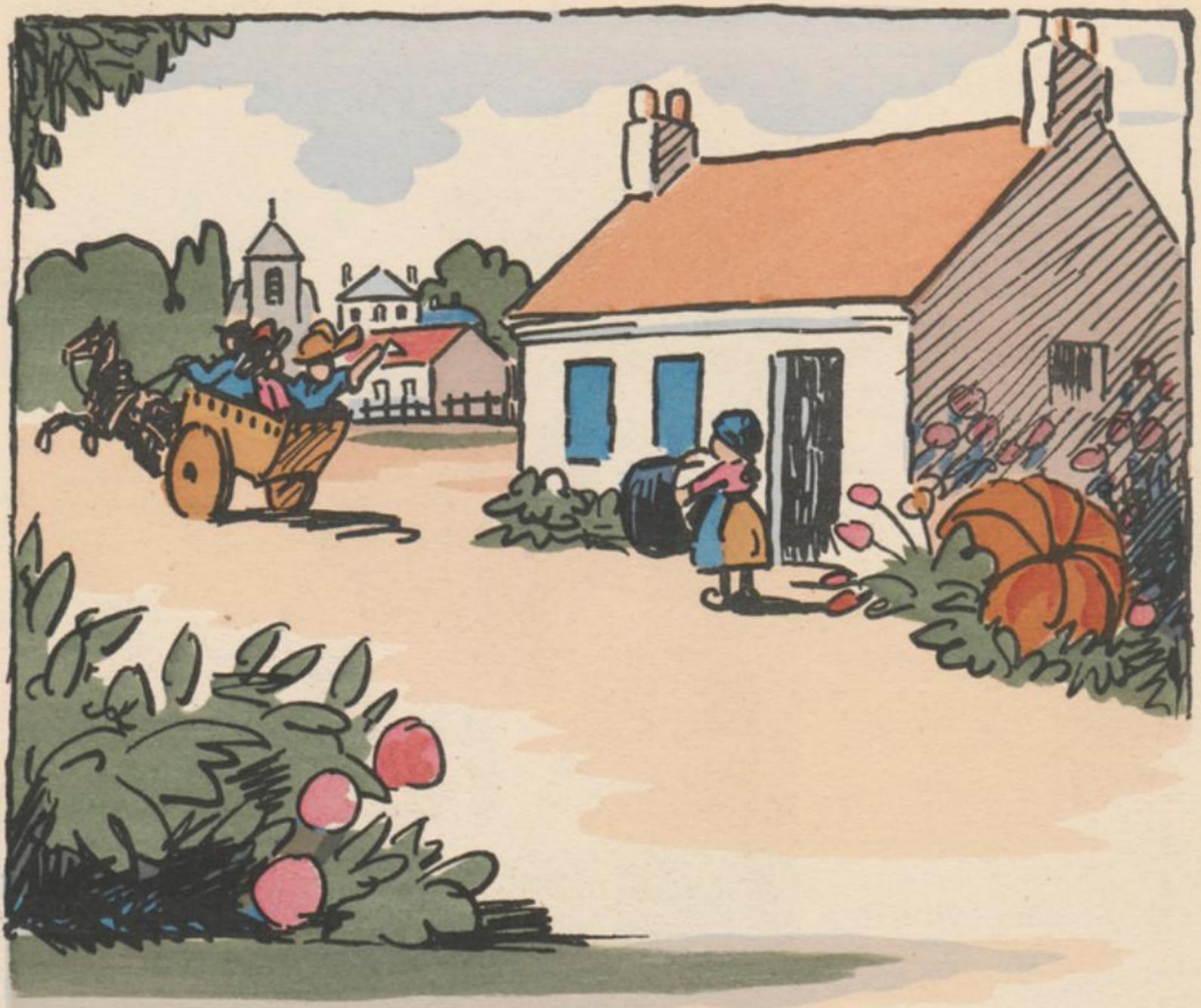
d'un arbre à l'autre ; sous l'épaisse feuillée, les oiseaux chantaient gaiement. Puis, tout se taisait : le ronronnement formidable d'un aéroplane se faisait entendre au-dessus de la forêt : l'avion était si haut qu'on ne pouvait pas le voir ; puis le bruit diminuait, s'éloignait de plus en plus : et les oiseaux reprenaient leur chant interrompu. L'escargot contournait des champignons dont les couleurs vives jetaient çà et là des taches éclatantes

dans le sous-bois, et l'enfant, émerveillé, battait des mains joyeusement.

En sortant de la forêt, la route longeait un cours d'eau : cette eau était si limpide qu'on pouvait voir le fond de la rivière ; auprès d'un grand trou, des herbes aquatiques laissaient aller au gré du courant leurs longs rubans verdâtres et des poissons blancs se promenaient avec insouciance dans leurs touffes épaisses ; mais, subitement, les poissons s'agitaient, affolés ; ils allaient et venaient en désordre, s'enfuyaient de

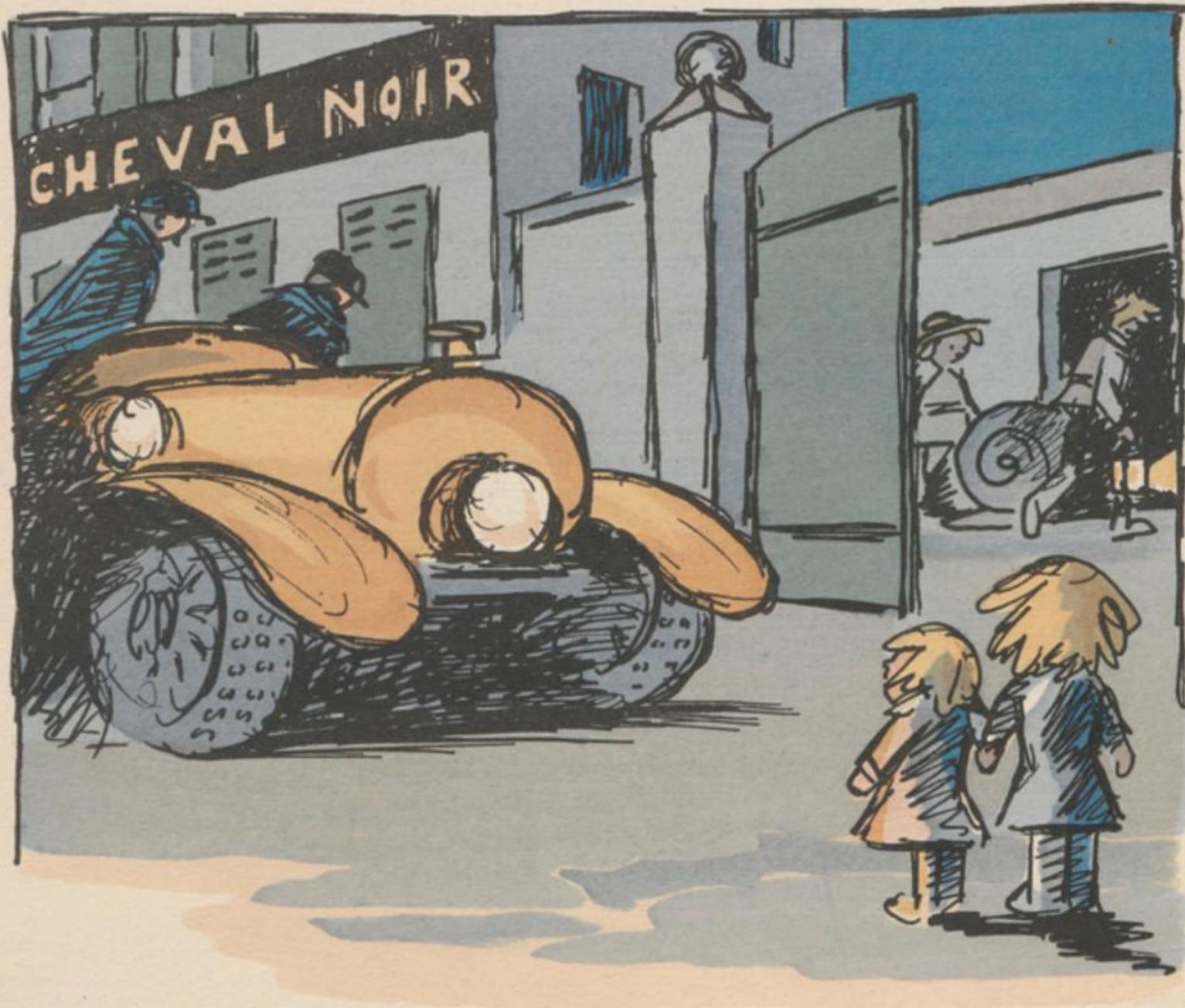


tous les côtés : et, noir et sinistre, un gros brochet passait.



Après avoir quitté les bords de la rivière, l'escargot traversa un village ; il faisait chaud et les portes des maisons étaient ouvertes. En passant devant une des habitations de ce bourg, l'enfant vit une petite fille de son âge qui essuyait à grand'peine le fond d'une marmite presque aussi grosse qu'elle et qui pleurait, tandis que deux belles jeunes filles, en grande toilette, s'apprêtaient à monter dans une carriole qui était arrêtée devant la porte. Plus la pauvre petite pleurait, plus les deux jeunes filles riaient : mais elles s'en allaient enfin et la fillette cessait de sangloter.

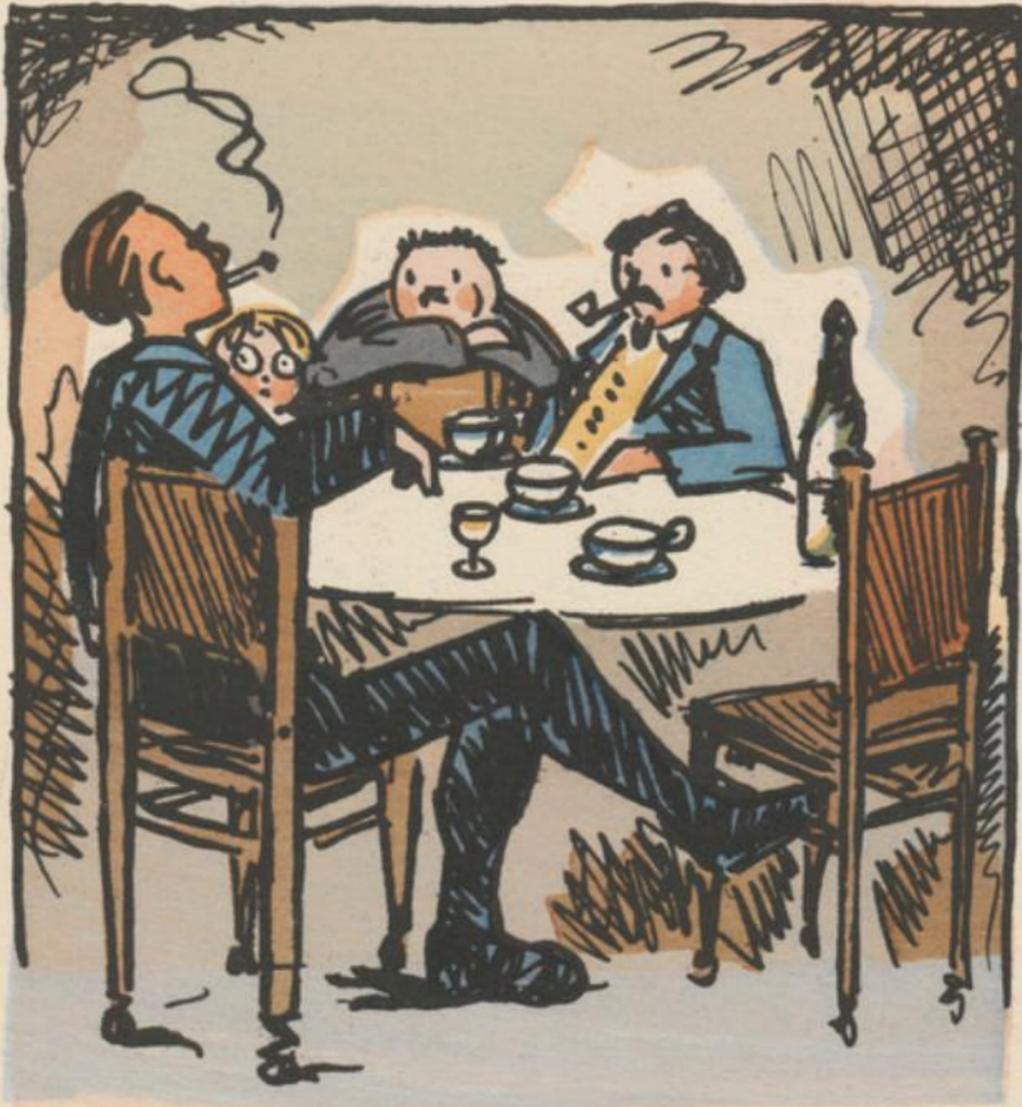
L'escargot continua son chemin. Quand vint le soir, il s'arrêta devant l'auberge d'un village ; on le conduisit à l'écurie et le petit garçon alla dîner.



Comme l'enfant se mettait à table, une grosse voiture automobile s'arrêta devant la porte de l'auberge : deux voyageurs en descendirent et entrèrent dans la salle à manger : ils dirent à l'hôtelier que leur voiture avait besoin d'une réparation et qu'ils voulaient dîner pendant qu'on y ferait les travaux nécessaires.

A ce moment, on vit par la fenêtre une grosse tache noire qui obscurcit le ciel : elle passa, se posa doucement sur le sol et presque aussitôt un aviateur entra dans l'auberge, disant qu'il

avait dû interrompre son voyage et atterrir dans ce pays parce qu'il n'avait plus d'essence dans son réservoir.



Après dîner, les automobilistes et l'aviateur allumèrent leurs pipes ou leurs cigarettes et ils parlèrent entre eux.

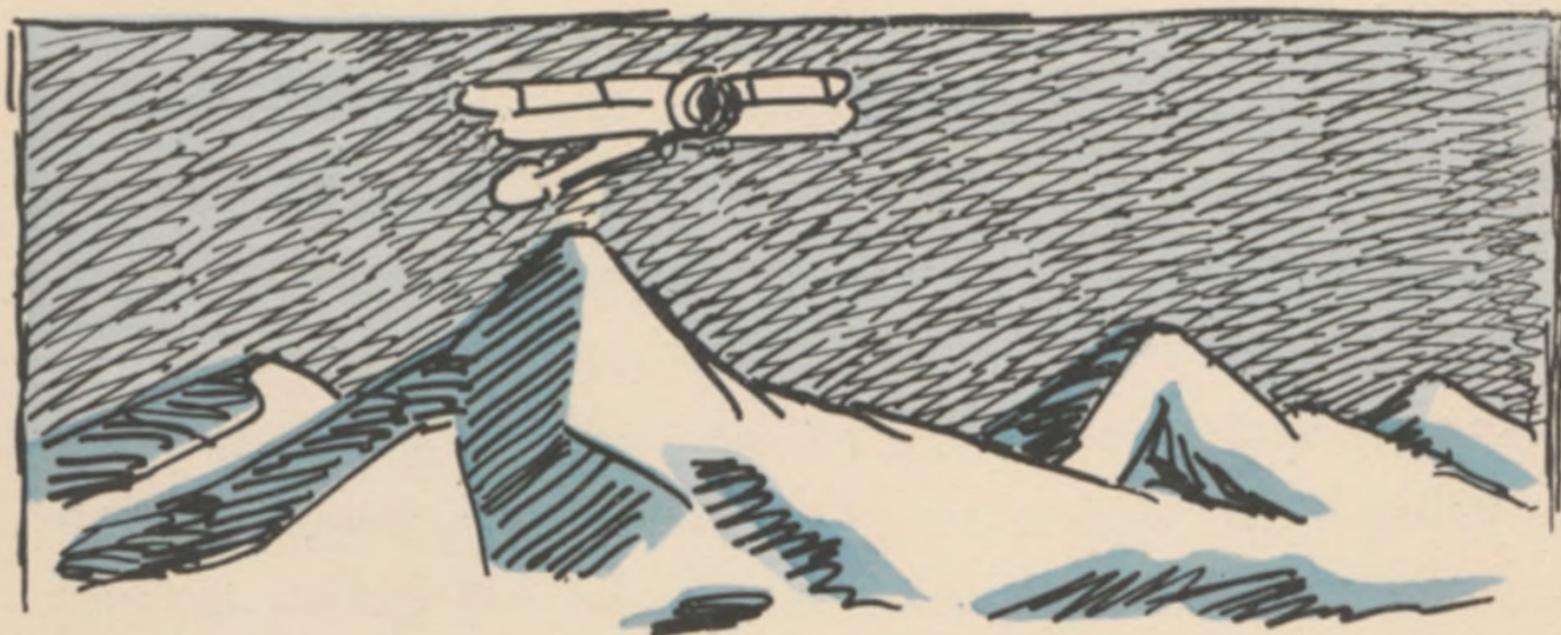
« Moi, disait l'aviateur, je reviens de la Haute-Égypte. J'ai franchi la Méditerranée en deux heures trente-cinq

minutes et seize secondes. De puissants remous ont retardé ma marche au-dessus des Alpes ; pourtant, à l'altitude moyenne de cinq mille mètres, l'air est généralement assez calme pour qu'on puisse passer sans danger. Je serai à Londres demain et à Moscou dans la matinée d'après-demain. »

« Comme je vous envie », dit alors le petit garçon, « et comme vous devez voir de belles choses dans les nuages et dans le ciel, quand vous passez près des étoiles. »

L'aviateur eut le geste évasif de quelqu'un qui ne comprend pas ce qu'on veut lui dire et il regarda les automobilistes.

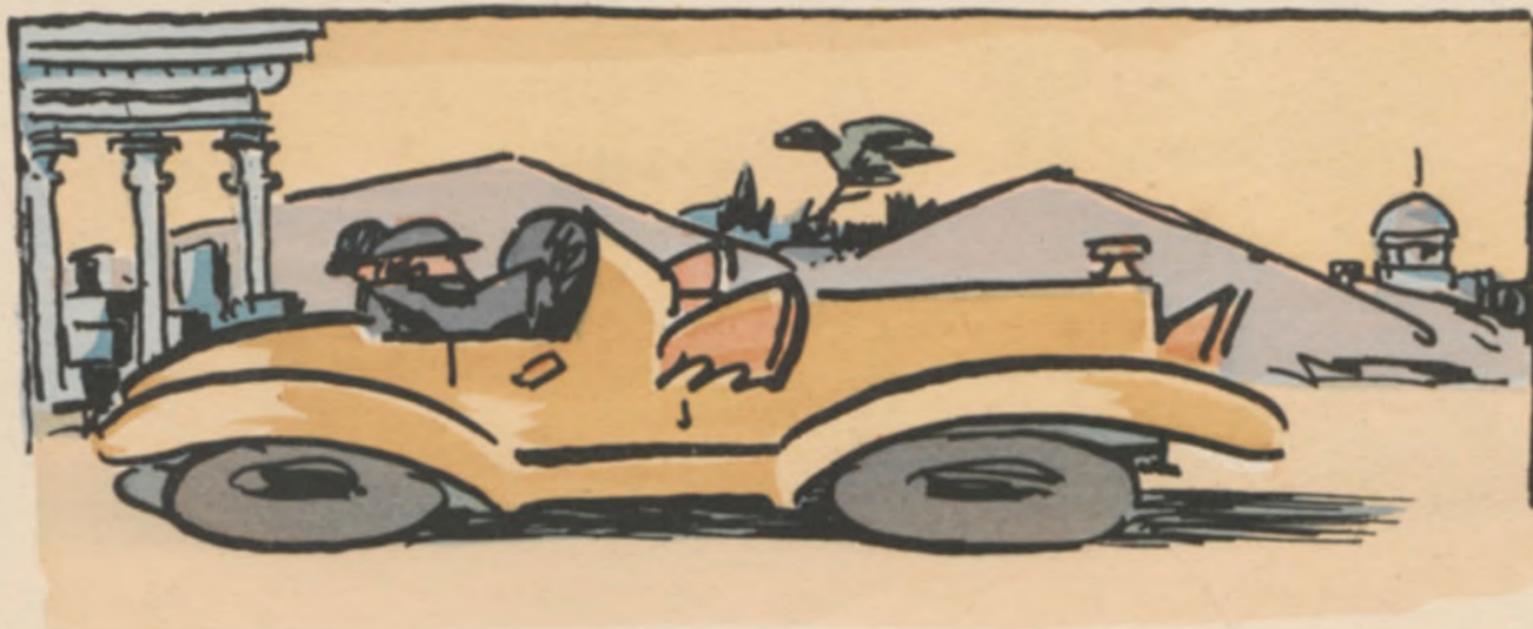
« Nous, dit un des voyageurs, nous revenons d'Italie : nous



n'avons pas trouvé les routes aussi mauvaises qu'on le prétend : nous avons crevé six fois : nous avons eu neuf contraventions, nous avons vu Gênes, Florence, Rome, Naples, Sorrente, Pise, Venise, le Tyrol, le lac de Côme, le lac Majeur et le lac de Garde en huit jours. »

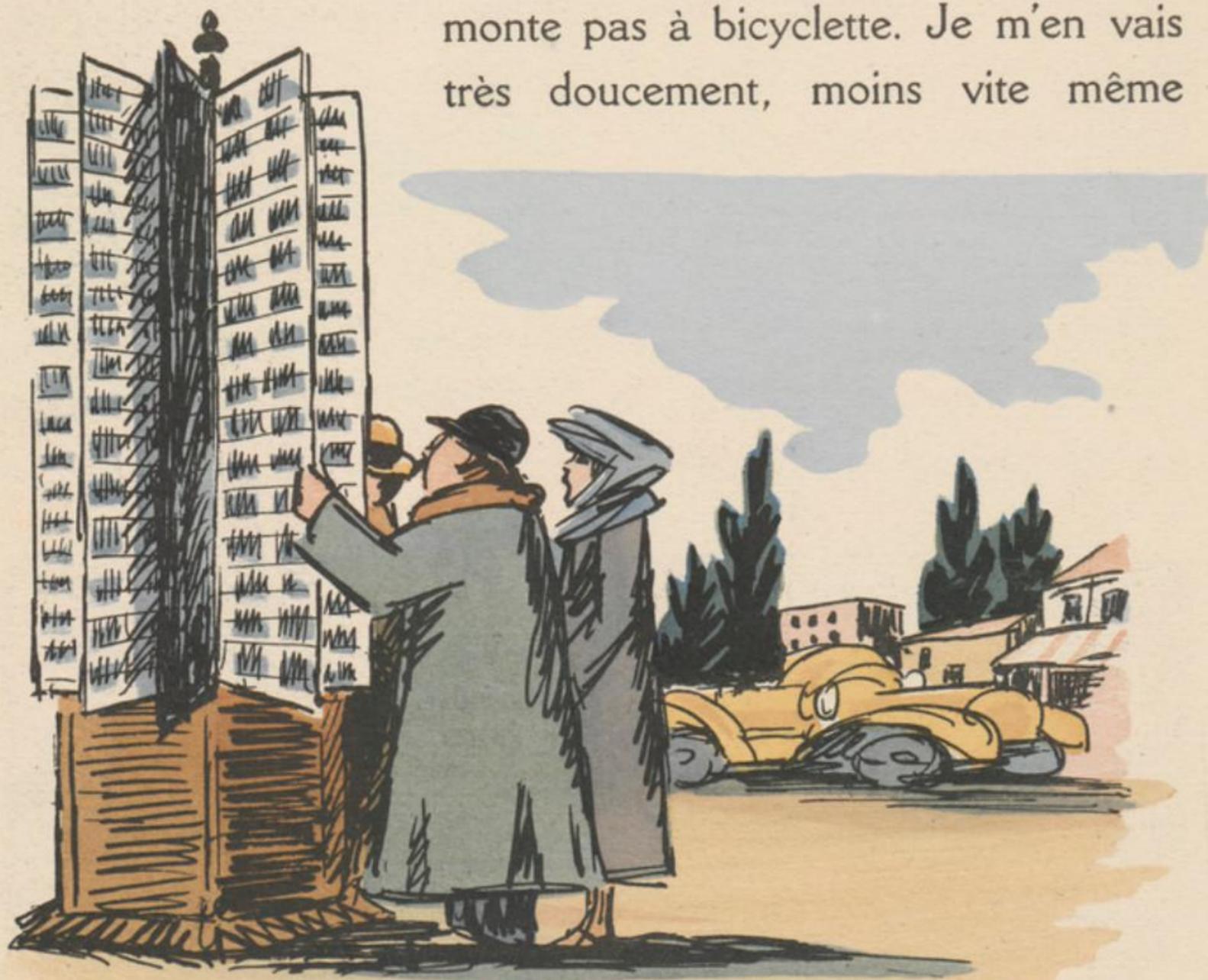
« Comme je voudrais être à votre place », dit le petit garçon, « il me semble que je n'aurais pas assez de mes deux yeux pour voir toutes les merveilles que vous venez d'admirer. »

Alors les automobilistes et l'aviateur regardèrent le petit garçon en haussant les épaules.



« Voir qui ? Voir quoi ? » dirent-ils tous ensemble, « nous ne voulons pas voir, nous ; nous voulons aller vite. Nous voulons faire en deux heures le chemin qu'on faisait avant nous en deux jours : nous voulons aller toujours plus vite, toujours plus loin, toujours plus haut. Et si nous voulons contempler des paysages ou des monuments, eh bien, nous achetons des cartes postales. Vous pouvez en faire autant, mon petit ami. Mais vous-même, que voyez-vous donc, avec vos grosses lunettes, lorsque vous vous promenez sur votre bicyclette ? Car vous devez bien, n'est-ce pas, avoir une bicyclette ? »

« Oh non, répondit l'enfant, je ne monte pas à bicyclette. Je m'en vais très doucement, moins vite même



qu'un homme à pied, car j'ai pour monture un escargot bleu que m'a donné ma marraine. »

Alors les automobilistes et l'aviateur s'esclaffèrent.

« Mais, continua l'enfant, j'ai vu, en passant sur la route, les papillons danser autour des fleurs qui bordent le fossé : les petits lutins vêtus de vert qui vivent cachés dans les herbes les poursuivaient et jouaient avec eux. J'ai entendu, dans la forêt, des chants si beaux qu'on avait envie de se mettre à genoux pour les écouter, les chants des feuilles et du vent. Entre les arbres,



des palais aériens se balançaient légèrement : et dans leur armature de fil, des diamants, des topazes, des émeraudes, des rubis étaient enchâssés et jetaient leurs feux étincelants.

« De petites mouches étaient emprisonnées dans ces palais :

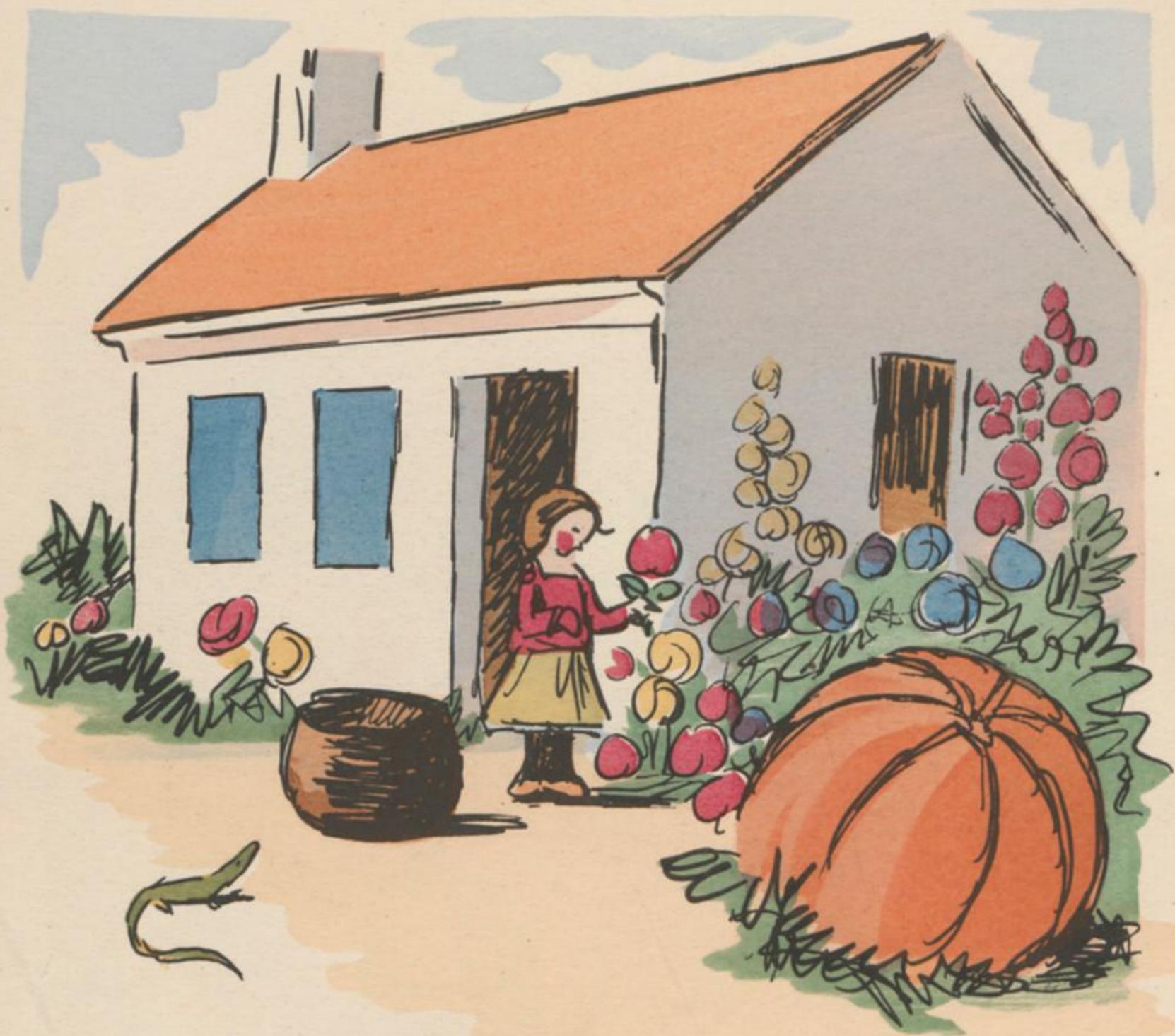
et elles devaient s'y trouver bien mal, car elles se débattaient de toutes leurs forces pour s'échapper. Alors la fée de la forêt approchait ; elle soufflait sur les palais aériens : les fils se cassaient, les pierres précieuses tombaient par terre et les petites mouches, délivrées, s'envolaient joyeusement.

« Au bord de l'eau, j'ai vu la grotte enchantée des Ondines : l'une d'elles était en train de se coiffer et de petits poissons d'argent jouaient à cache-cache dans sa chevelure ; mais, au bout de quelques instants, l'Ondine se fâchait



et un monstre marin arrivait aussitôt, mettant en fuite les espiègles petits poissons.

« Enfin, dans un village, j'ai vu pleurer Cendrillon. Ses deux sœurs venaient de la quitter pour aller à la noce : mais, pour la consoler, les fleurs de son jardin se mettaient à danser ensemble,



et ce bal était si beau que la pauvre petite délaissée ne regrettait plus d'être restée toute seule à la maison.

« Cendrillon essuyait ses larmes et s'asseyait alors sur une

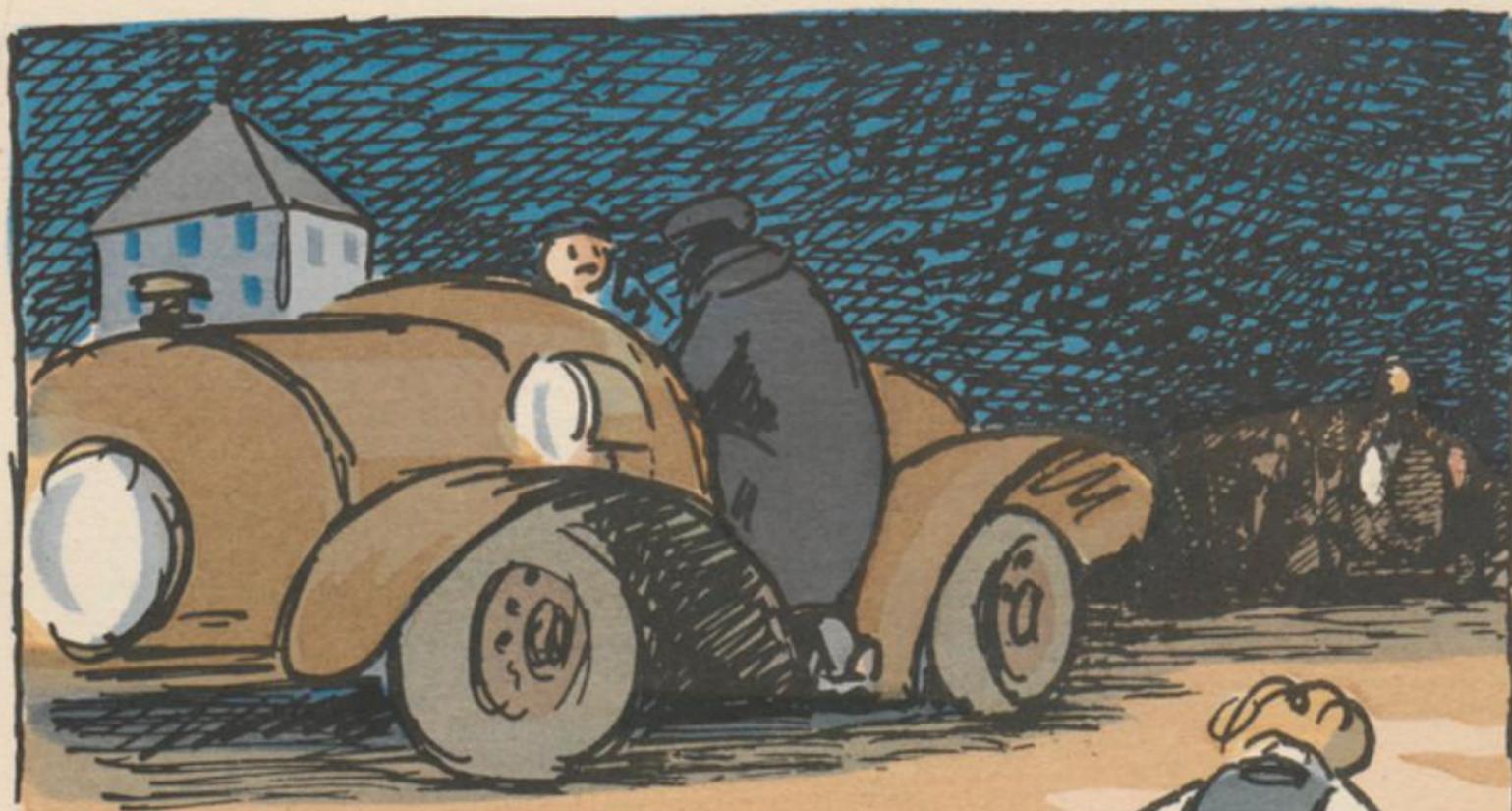
grosse citrouille jaune qui ressemblait à un beau carrosse d'or.

« Voilà ce que j'ai vu avec mes grosses lunettes. »

Alors les automobilistes et l'aviateur rirent de plus belle.

Le petit garçon prit son papier, son stylographe d'or et se mit à écrire.

La voiture automobile était réparée ; le garçon d'auberge avait été chercher de l'essence pour l'aviateur. Les voyageurs se remirent en route et, au loin, dans la nuit, le petit garçon entendait encore leurs éclats de rire.



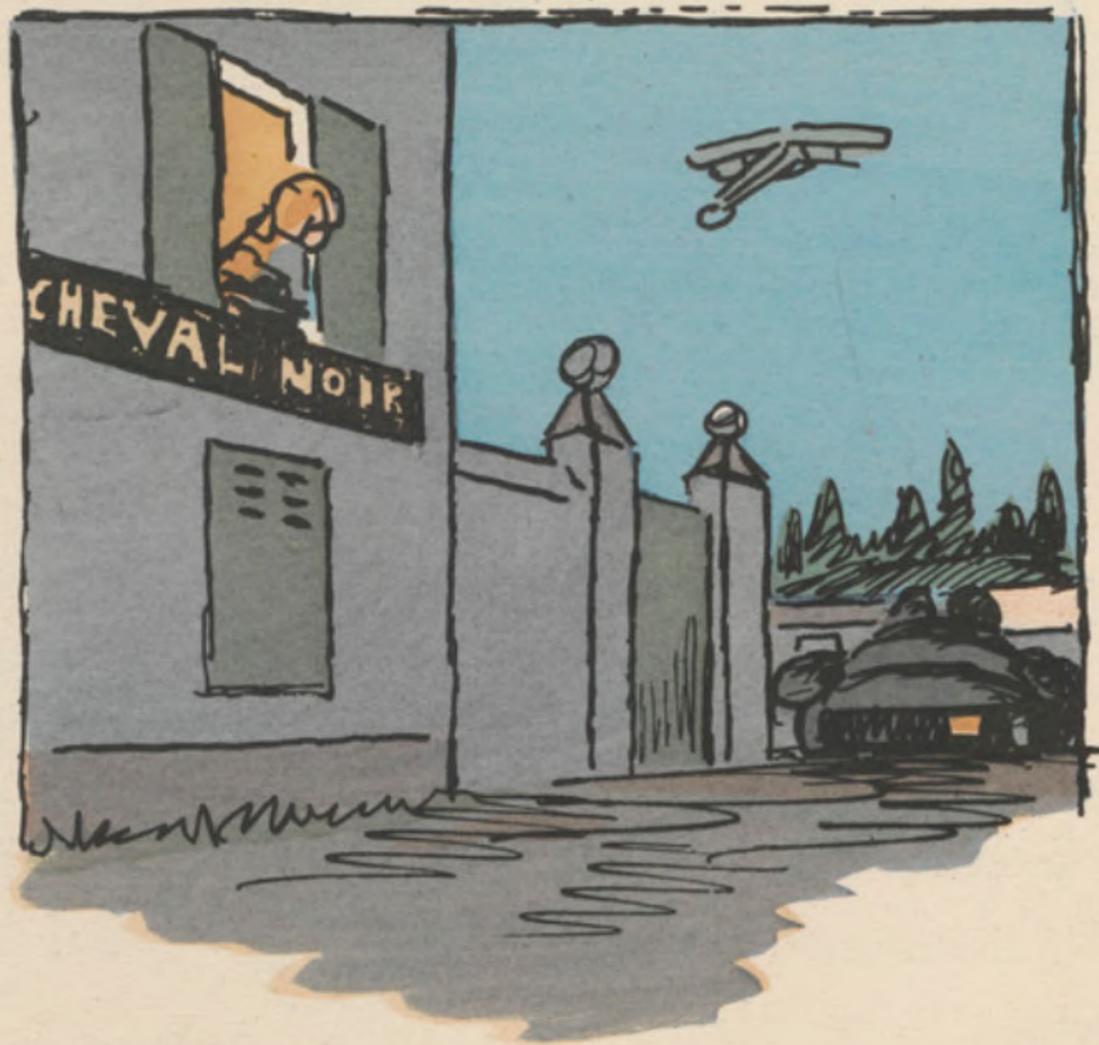
Lorsque le lendemain, l'enfant, voulant repartir, alla chercher son escargot bleu, il n'en retrouva plus trace. Mais il avait déjà compris qu'il devait continuer son voyage dans la vie sans

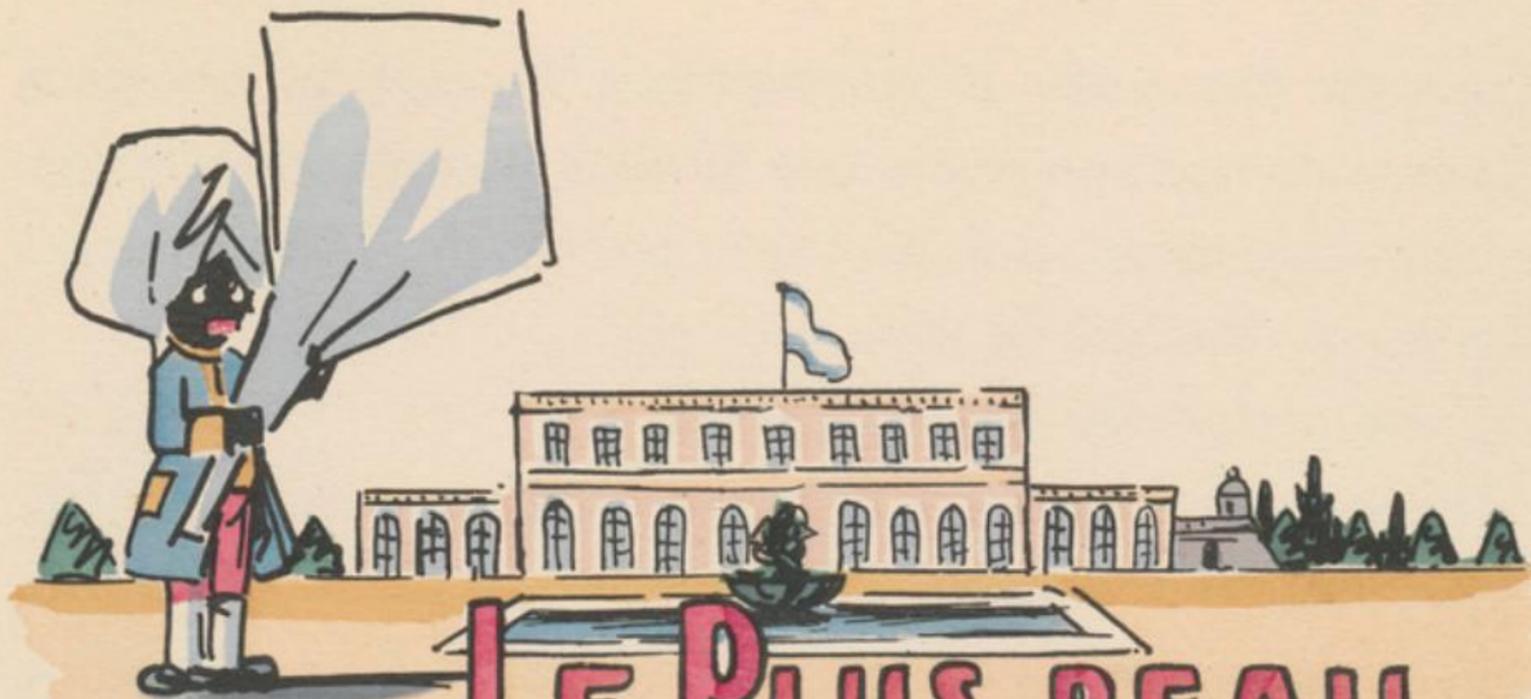


se presser davantage et en regardant toujours les choses à travers les lunettes magiques que lui avait données sa marraine, les lunettes magiques dont les verres donnaient à l'existence une jolie teinte « couleur de rêve ».

Il devint plus tard un grand poète.

Et il rencontre encore assez souvent des gens qui rient bien fort lorsqu'il leur raconte, dans ses livres, tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a aimé, tout ce qu'il a souffert, tout ce qu'il a espéré.





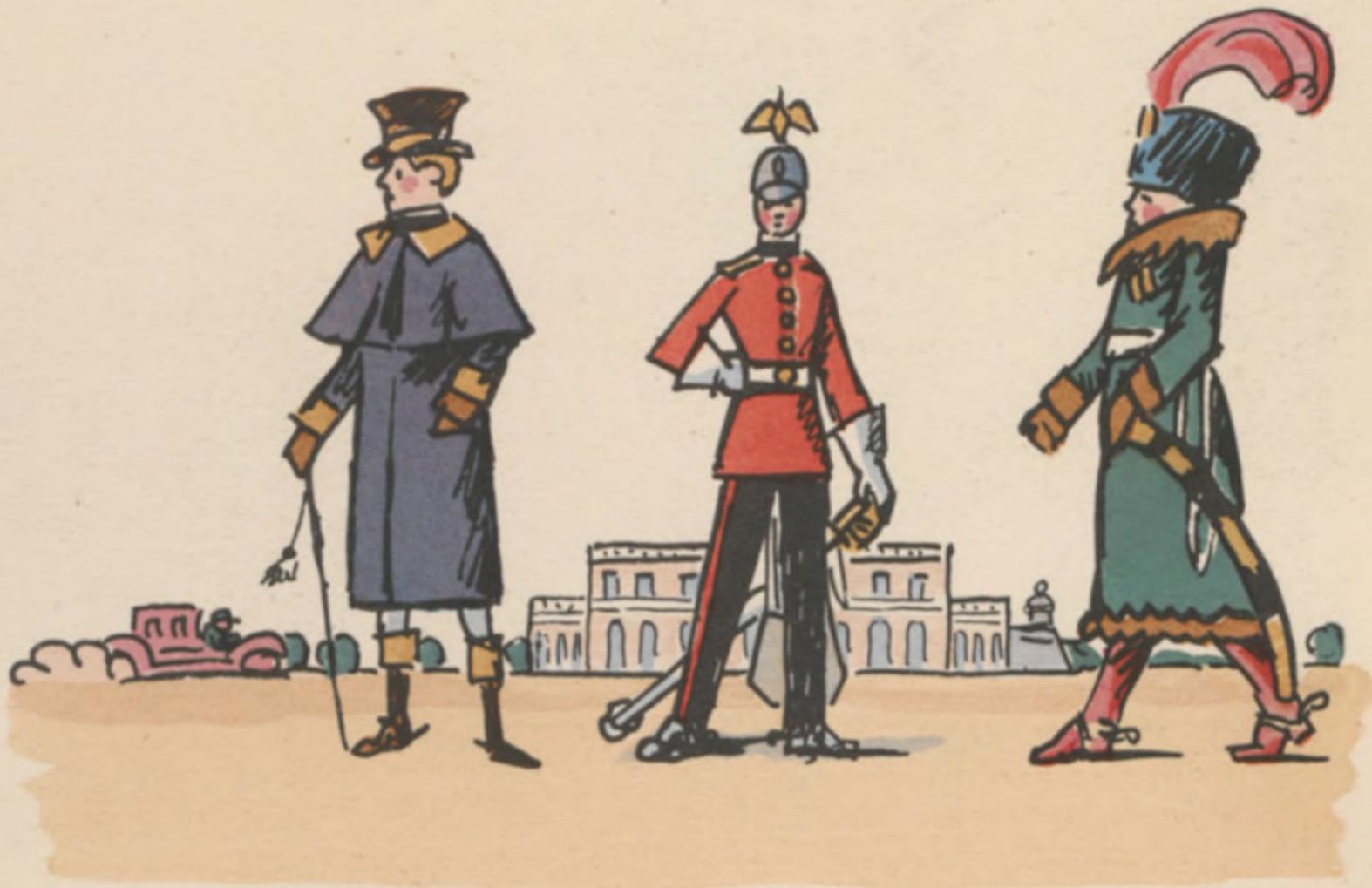
LE PLUS BEAU BOUQUET DU MONDE

Il était une fois un roi : et ce roi avait une fille si jolie que tous les princes des États voisins la demandaient en mariage à son père.

Le vieux roi dit à sa fille :
« Ma chère enfant, si tu te maries avec le premier de ces princes, tu deviendras la souveraine du pays le plus fertile de la terre ; tu seras la plus riche de toutes les reines si tu épouses le second, et le troisième possède un domaine si vaste qu'une



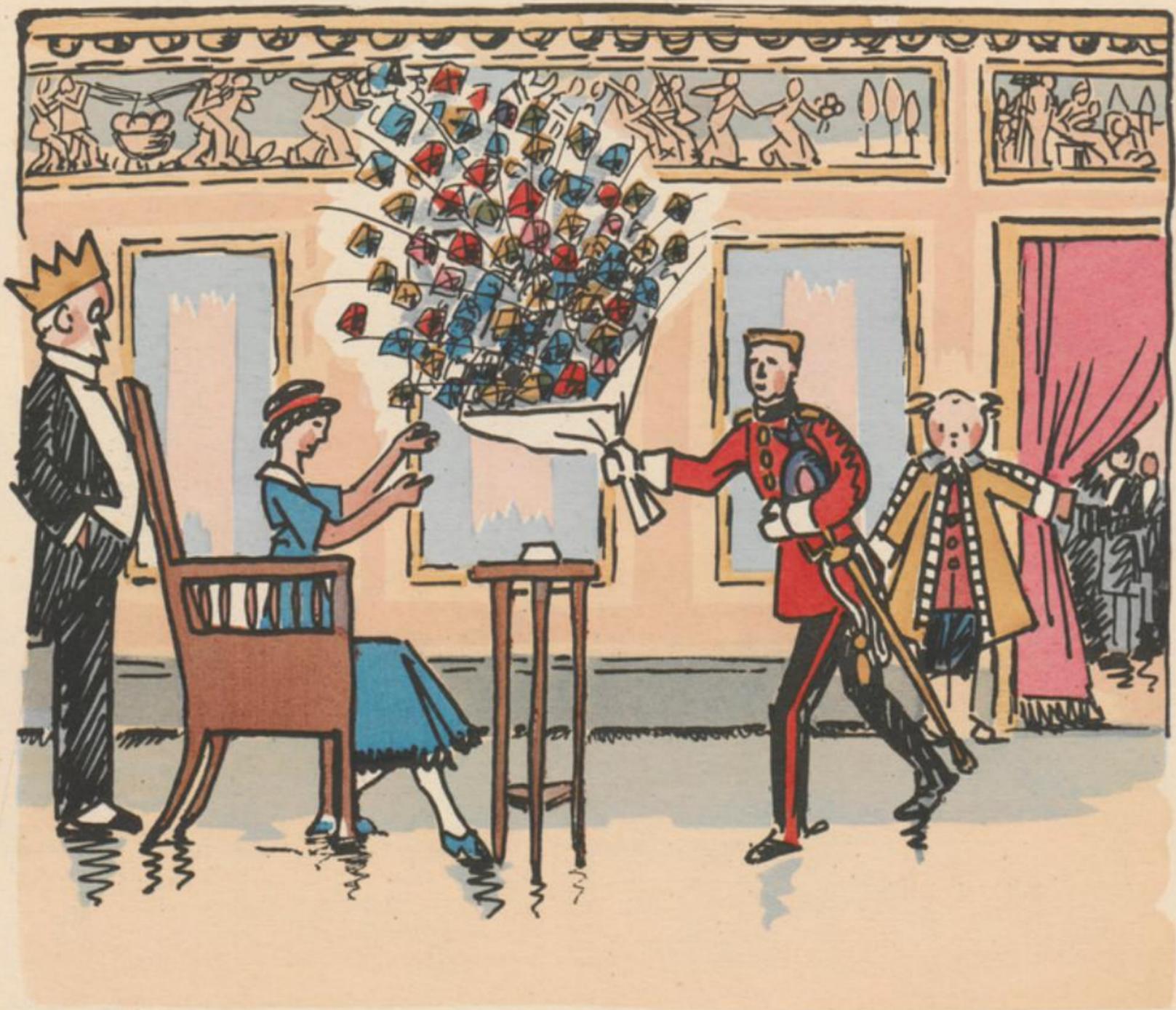
moitié de son empire est encore plongée dans la nuit lorsque le soleil en éclaire l'autre moitié. Je te laisse choisir toi-même celui que tu désires épouser. »



Les trois princes étaient aussi beaux l'un que l'autre : la princesse fut fort embarrassée : aussi, ne sachant auquel des prétendants accorder sa main, elle déclara qu'elle serait la femme de celui qui pourrait lui apporter, avant qu'un an se soit écoulé, le plus beau bouquet du monde.

Alors les trois princes s'en allèrent, chacun de son côté, et la princesse attendit leur retour.

Le premier revint quelques semaines après son départ : il rapportait un bouquet de pierres précieuses : il avait été chercher ces pierres merveilleuses dans les landes arides qui s'étendent de l'autre côté de l'Océan : il avait traversé à la nage des



lacs et des rivières dont l'eau était tantôt brûlante et tantôt glacée : il était tombé dans des précipices : il avait lutté contre des bêtes féroces et contre de redoutables et farouches guerriers : mais le bouquet qu'il avait cueilli était certainement le plus beau des bouquets qu'une princesse ait vus et verrait jamais.



Alors les courtisans s'en allèrent dans la ville et ils dirent à chacun :

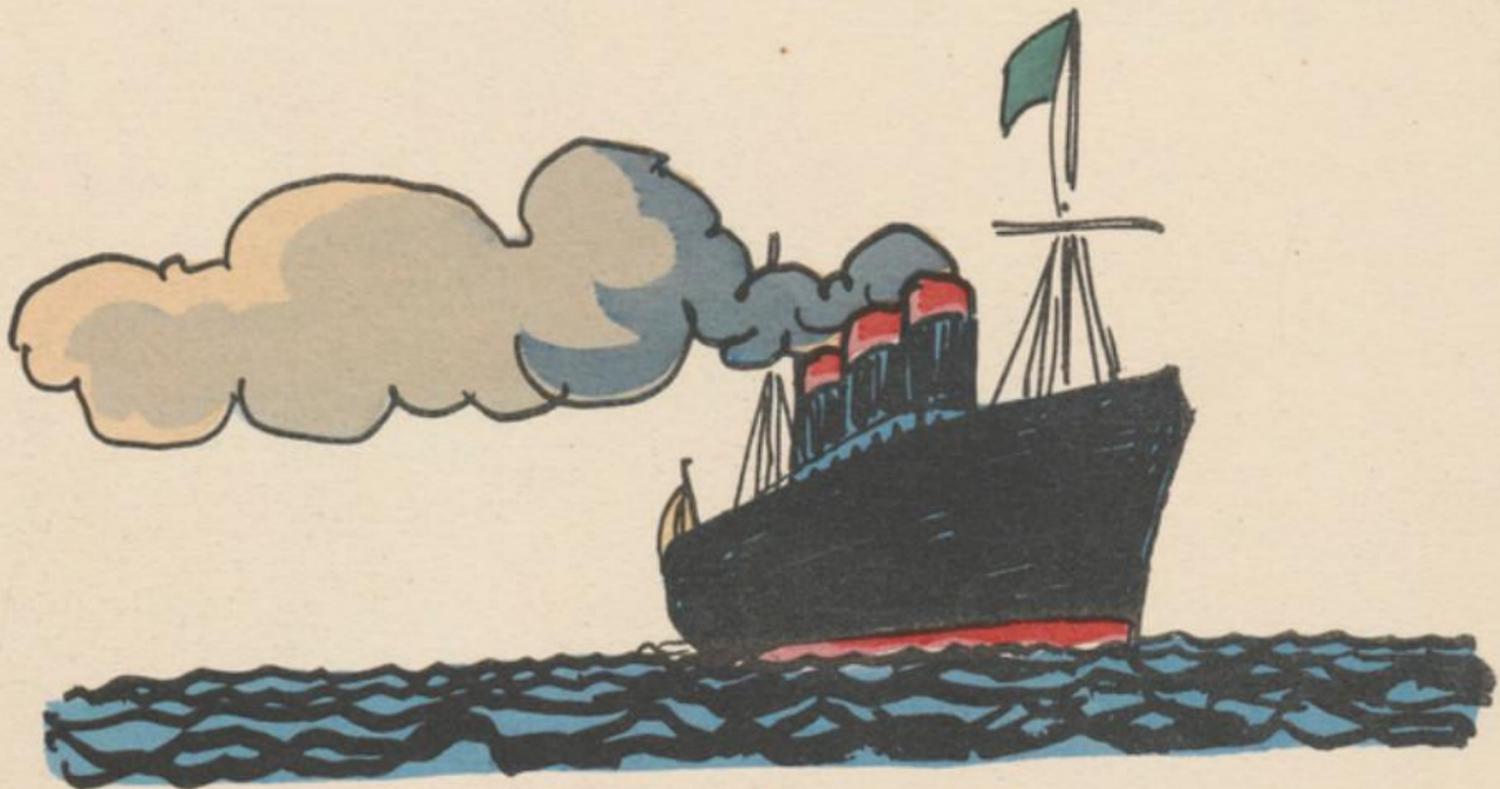
« Préparons-nous tous pour les noces de la princesse, qui seront bientôt célébrées. »

Quelques mois après, le second prétendant revint : il était accompagné d'une suite nombreuse et apportait un bouquet de perles fines.

L'éclat rosé de ces perles, leur grosseur émerveillèrent la princesse et tous ceux qui virent ce bouquet. Pour l'aller chercher, le prince était parti sur un des



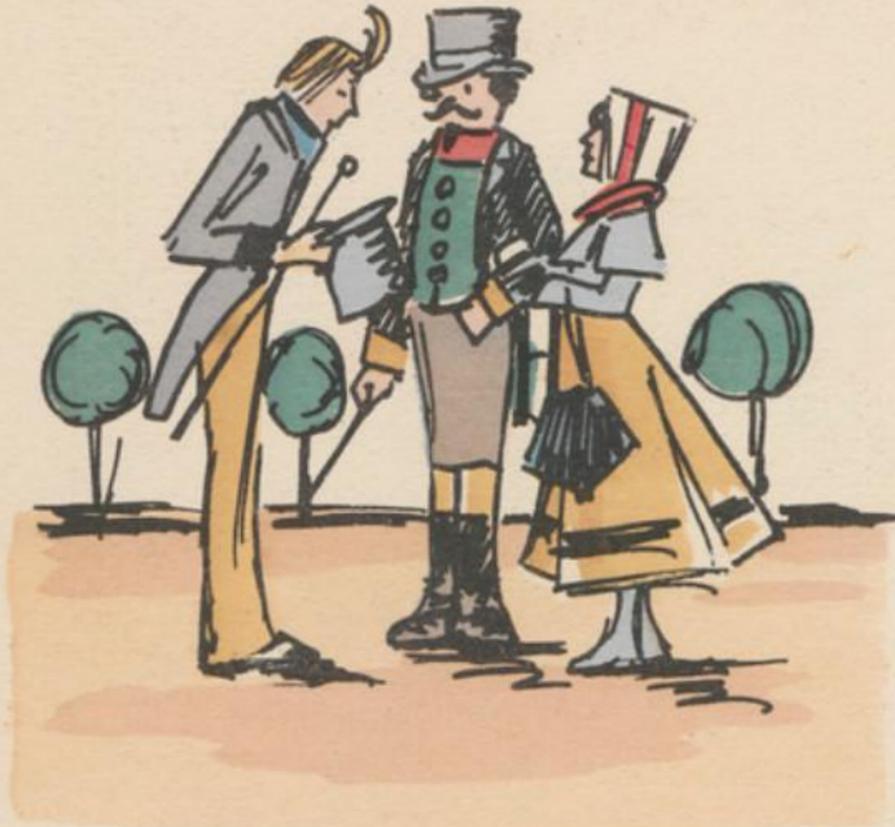
vaisseaux de sa flotte et, malgré les naufrages, malgré les attaques des pirates, malgré les vents contraires, il avait pu



gagner les îles habitées par les pêcheurs de perles. Il était descendu dans les abîmes sous-marins : il avait failli être dévoré par d'énormes poissons qui avaient chacun trois bouches aussi grandes que des portes de cathédrale : il avait pu échapper à l'étreinte d'autres monstres marins qui avaient plus de cent bras



autour du corps : mais, enfin, il rapportait à la princesse le bouquet unique et merveilleux qu'il était allé chercher pour mériter d'être son mari.



Alors les courtisans s'en allèrent par la ville : ils achetèrent des chevaux et des carrosses : et ils dirent à tous :

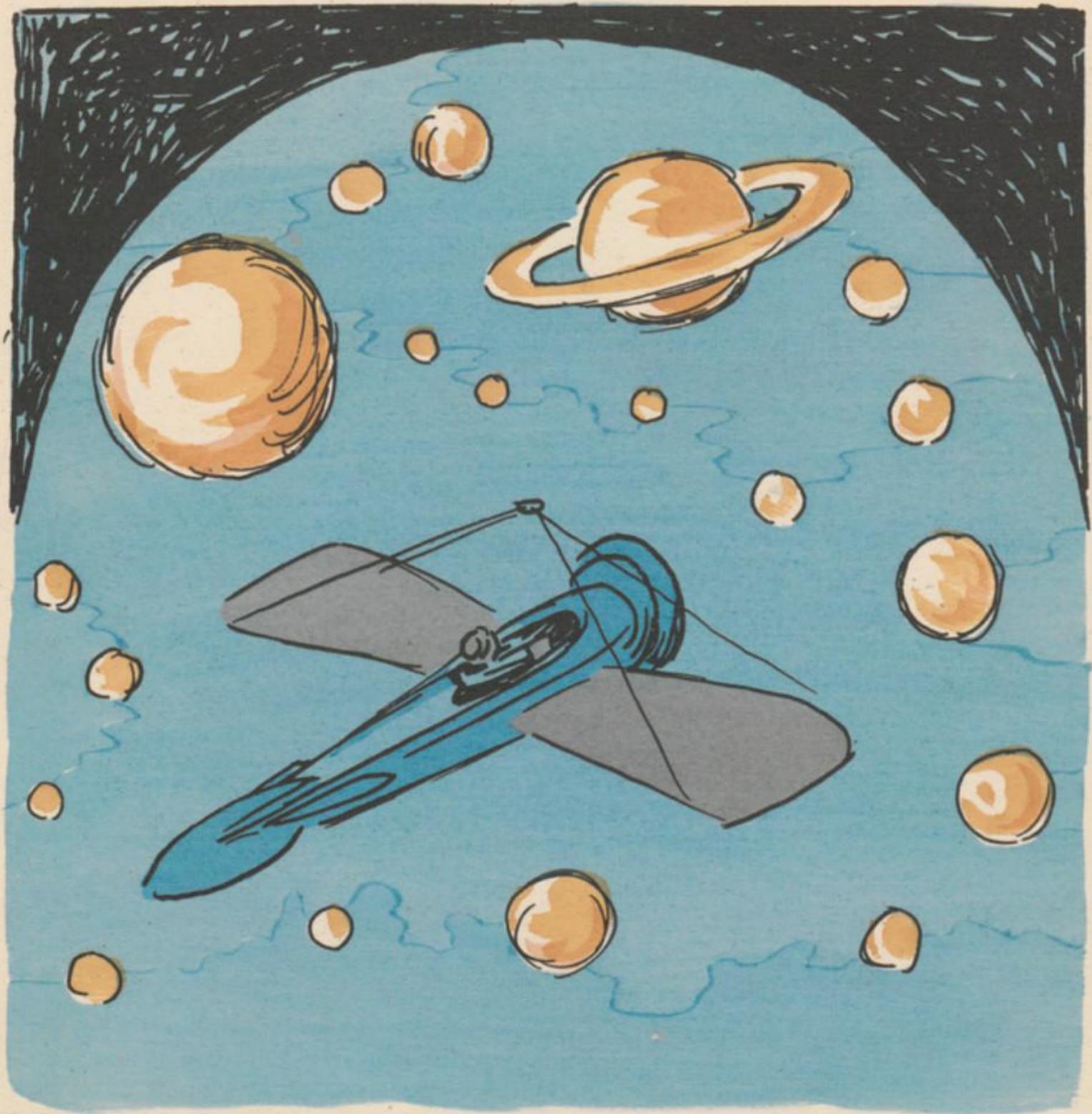
« Nous faisons nos préparatifs pour assister au mariage de la princesse qui est certainement très prochain. »

L'année était presque écoulee lorsque arriva le troisième prince suivi de deux nègres qui portaient un grand coffre.

Sur un coursier fantastique le prince était monté jusqu'au ciel : il avait brûlé ses vêtements en passant près du Soleil : ses membres avaient gelé lorsqu'il s'était arrêté au bord de la Lune pour s'y reposer : il s'était égaré dans les nuages et avait erré pendant des jours entiers parmi les constel-



lations, mais il avait poursuivi courageusement son voyage à travers le firmament et le bouquet qu'il en rapportait était si

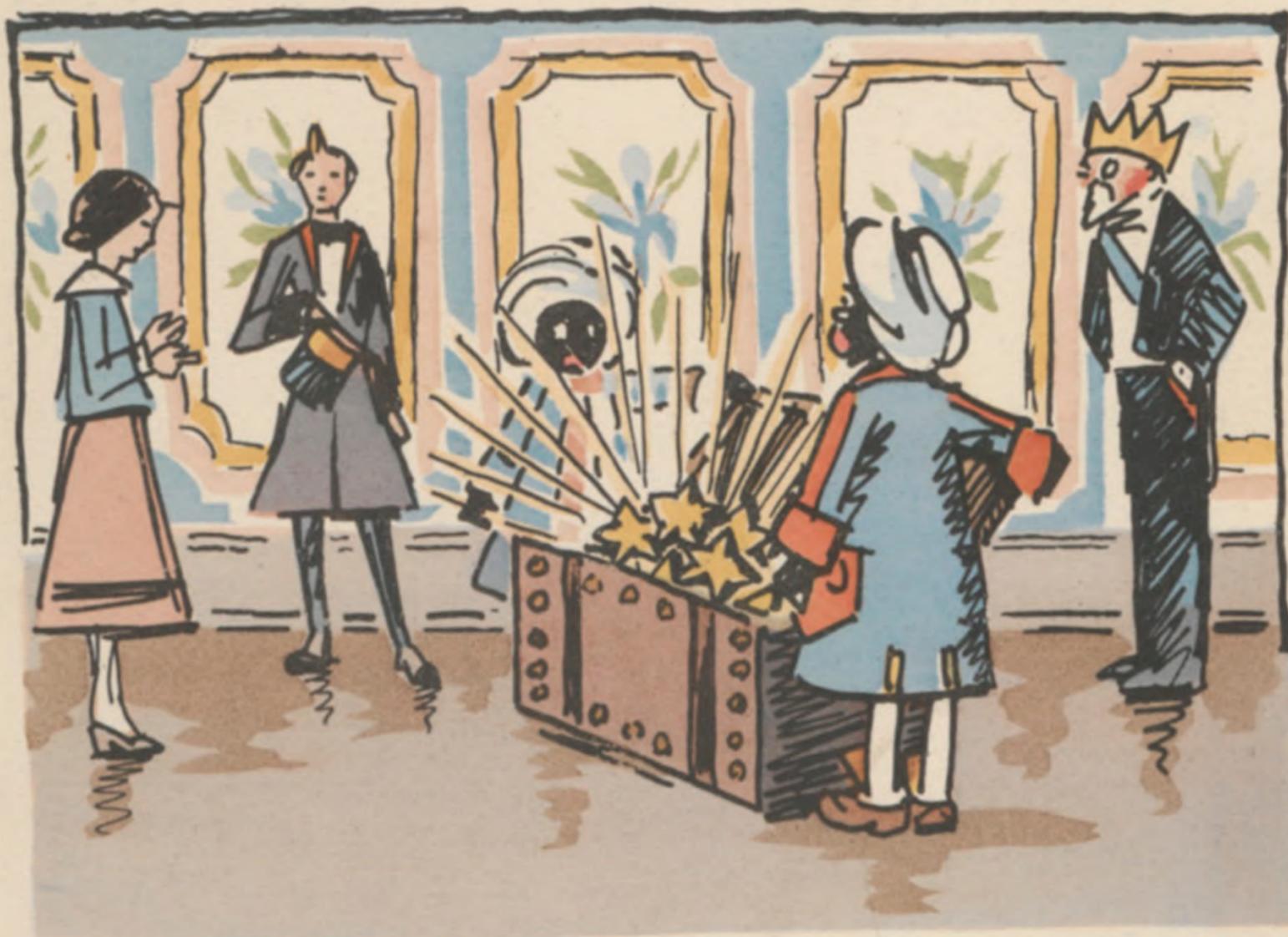


beau que la main de la princesse ne pouvait appartenir qu'à lui seul.

Quand le prince eut achevé le récit de son voyage, il donna aux deux nègres l'ordre d'ouvrir le coffre : dès que le couvercle eut été soulevé, des étincelles de toutes les couleurs jaillirent

hors de la caisse comme les fusées d'un feu d'artifice. Et le prince offrit à la princesse un bouquet d'étoiles.

Alors les courtisans s'en allèrent par la ville : ils comman-



dèrent aux tailleurs des habits de drap d'or fin : ils achetèrent des bijoux, des épées de cérémonie, des manteaux de brocart bordés de superbes fourrures : et ils dirent à tous :

« Nous achetons de beaux habits dorés pour aller au mariage

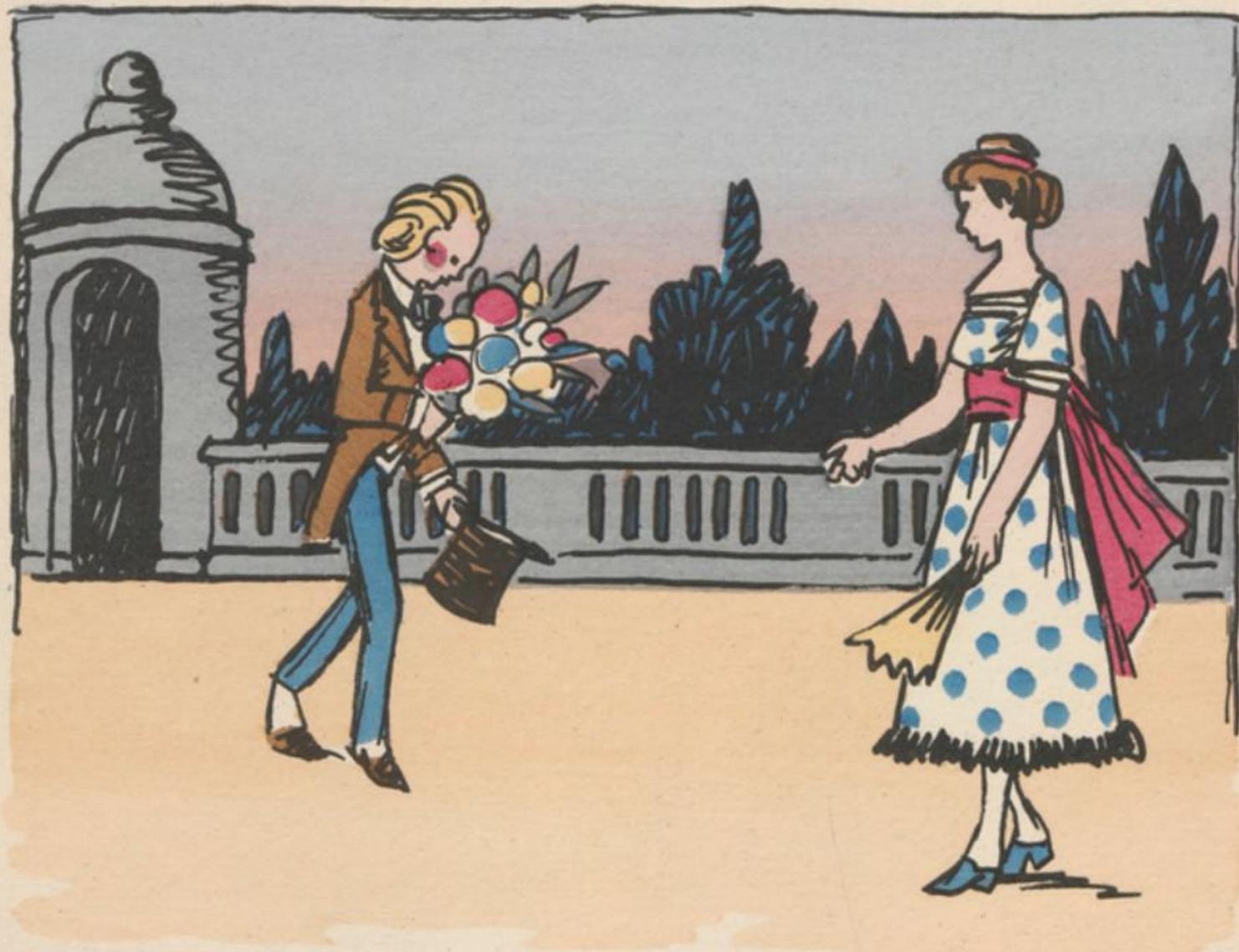


de notre petite princesse dont les noces seront célébrées demain. »

Quand vint le soir la princesse quitta ses dames d'honneur et alla se promener seule sur la terrasse du château royal. Des airs joyeux de trompettes mon-



taient vers elle : elle entendait aussi la voix des hérauts qui annonçaient au peuple son mariage prochain : et les cloches sonnaient à toute volée dans tous les clochers de toutes les églises du royaume de son père.



Ce fut alors qu'un petit page timide et rougissant s'approcha d'elle : il lui offrit, sans dire un mot, un bouquet qu'il tenait à la main et se sauva aussitôt.

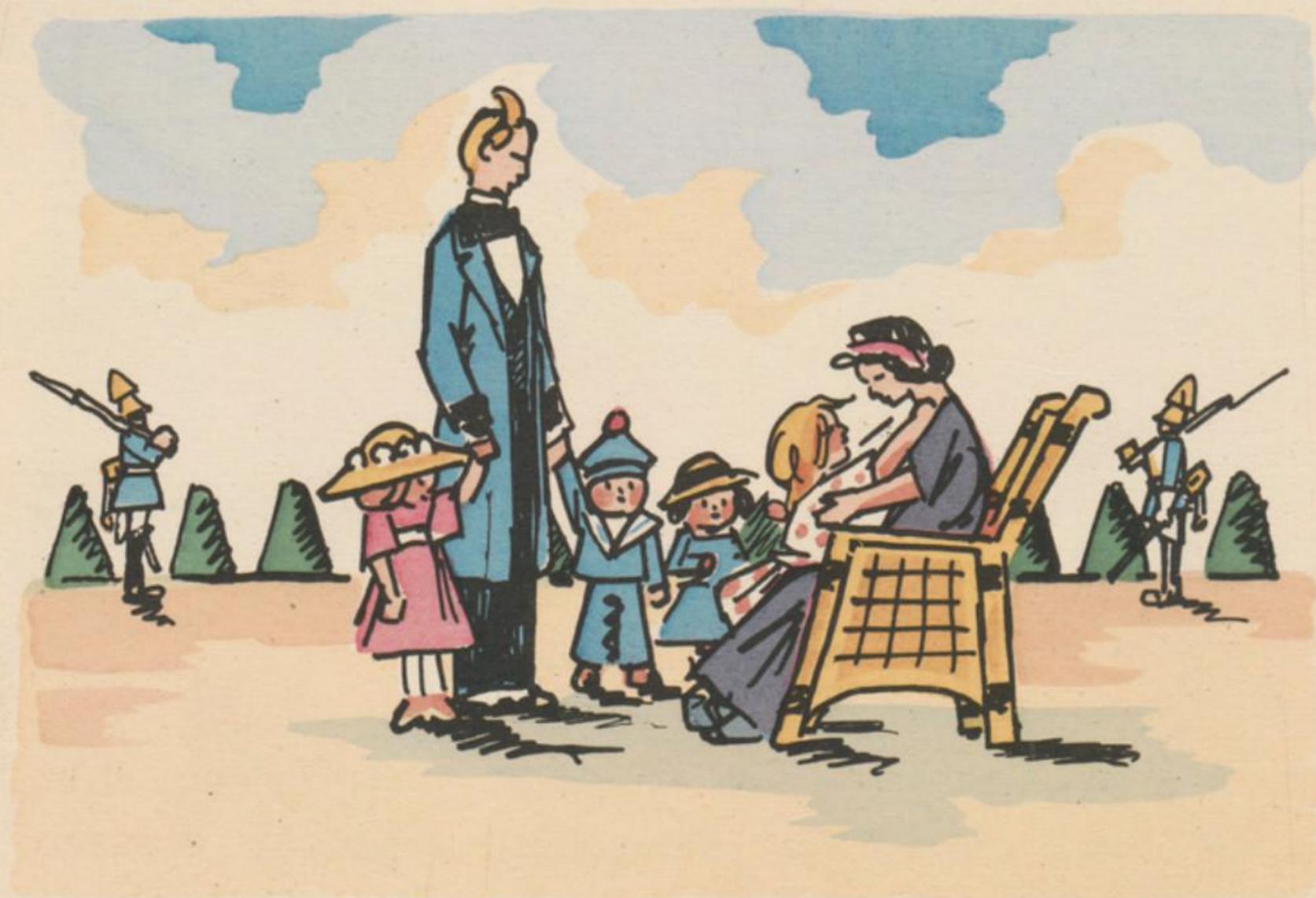
L'ombre tombait.

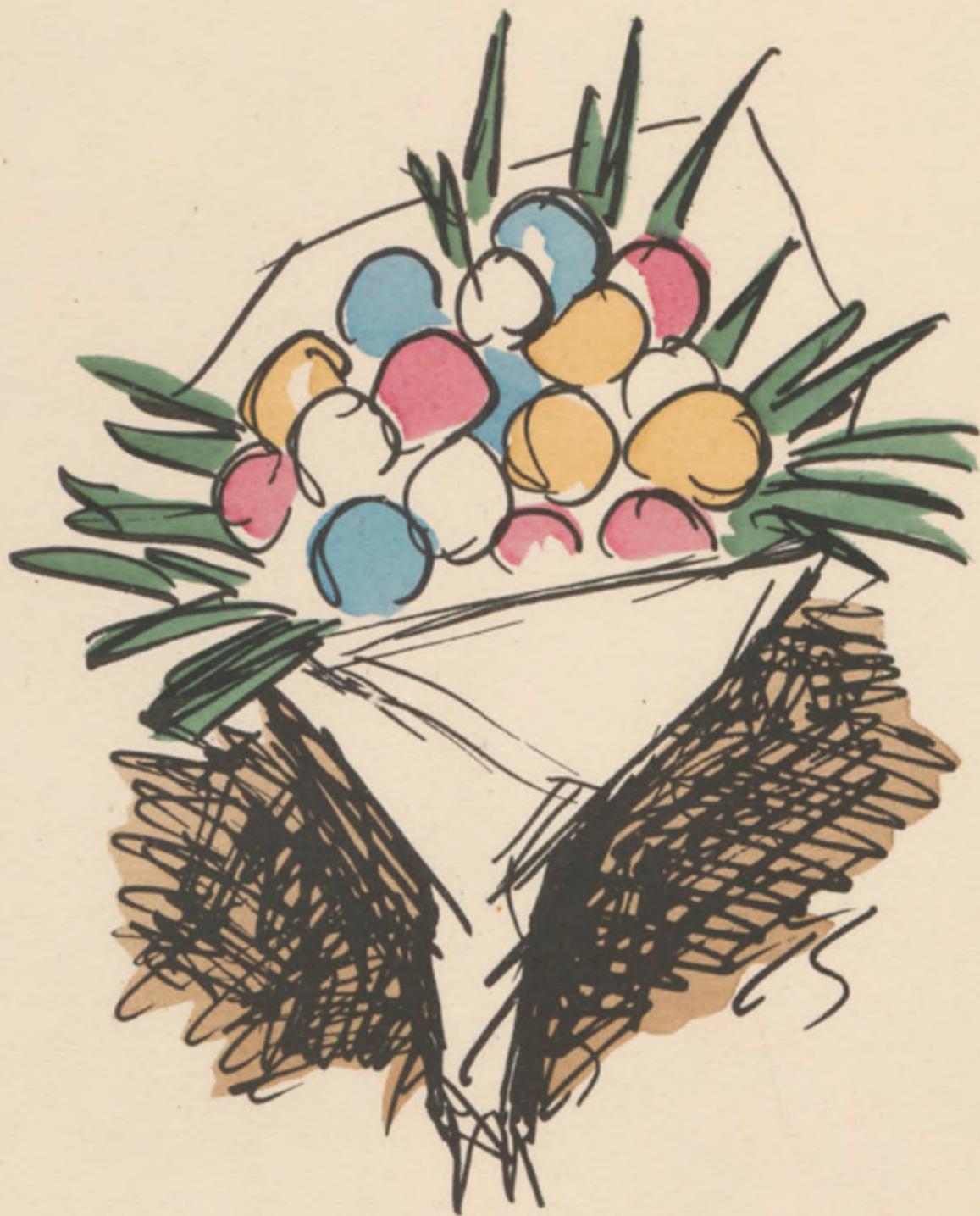
La princesse regarda les fleurs : et jamais couleurs ne lui semblèrent plus tendres ; elle respira leur parfum : et jamais odeur ne lui parut plus douce ; elle vit des violettes et des marguerites, des pervenches et des brins de muguet, des fleurs

de toutes sortes qui croissaient dans le parterre du château : et jamais bouquet ne lui parut plus beau.

Mais elle pensa aussi que tous les gens raisonnables de la Cour, que le Roi son père, que la Reine sa mère, ne voudraient jamais croire que de simples fleurs des champs et des bois peuvent quelquefois paraître plus jolies que des pierres précieuses, plus délicates que des perles fines, plus somptueuses que des étoiles : et qu'au surplus, les pages ne sont point faits pour épouser les princesses.

Elle se maria le lendemain avec le prince qui lui avait offert le bouquet d'étoiles : ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants.





IMPRIMÉ PAR BERGER-LEVRAULT
NANCY



